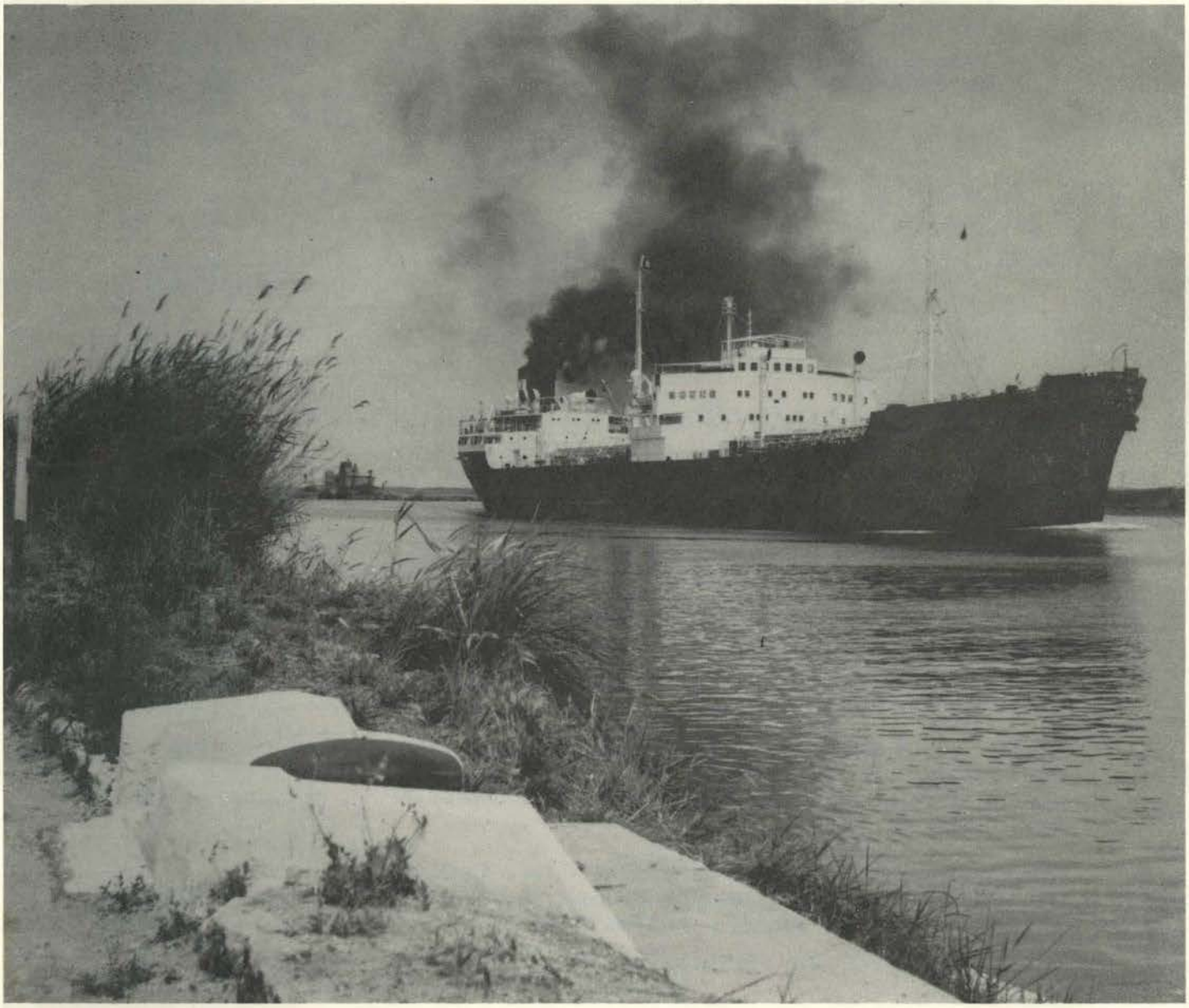
Timsah



N° 29 Août 1989

- S O M M A I R E -

	Pages
• Le MOT du COMITE	1
• de LESSEPS intime (suite & fin)	2 - 22
• Nouvelles du Midi par Michel JREISSATI	22 - 24
• Page de mon journal Edgar ALOUCHE	25
• Le Phare d'ALEXANDRIE	26
• Avec le plus fameux charmeur de serpents de l'Egypte Paul BRUNTON	26 - 27
• Carnet du Jour	37 - 38

-:-:-:-:-:-:-

"TIMSAH", revue éditée par le Comité de l'organisation de l'Association des Anciens du Canal de Suez, (régie par la loi de 1901)

Secrétariat général : "TIMSAH" c/o Robert de SAGAZAN, 13 rue Mignard, 75116 Paris - Tél. 45 04 23 28.

Présidente Fondatrice : Madame France PASQUIER-MITHOIS

Présidente : Madame Axelle BOURGERET-ROGER, 38 St Luke's Street - CHELSEA - LONDON SW3 3 RT - G.B. - Tel.19.441.352.71.39
Vice-Présidente : Madame Nicole WITVOET-ROUX, 47 bd de la République, 92210 SAINT-CLOUD - Tél. 46 02 96 38

Secrétaire : Madame Suzanne DAVREUX-de NEVE, 4 avenue Stéphane Mallarmé, 75017 PARIS - Tél. 46 22 88 19
Secrétaire adjointe : Béatrice HUSSENOT-DESENONGES, 71 rue de Passy, 75016 PARIS - Tél. 45 27 01 66

Trésorier : Monsieur Robert de SAGAZAN - Tél. 45 04 23 28
Trésorier adjoint : Monsieur Yves FOUCHER DE BRANDOIS, 110 avenue de Condé, 94100 SAINT MAUR DES FOSSES - Tél. 48 83 86 20

- o -

L E M O T D U C O M I T É

Chers Amis,

Un "papillon" glissé dans notre numéro 28 vous informait de la date de notre prochaine soirée annuelle.

Le samedi 28 octobre 1989
59 rue Vergniaud - 75013 Paris (métro Glacière)

de 19 heures à 2 heures du matin
Prix de la soirée : 180 francs par personne.

Nous vous proposons un dîner assis, comportant en entrée, une large variété de hors-d'oeuvres que chacun pourra choisir,à discrétion, selon ses goûts.

Dans une ambiance musicale (.. décibels modérés), et un cadre plus intime que précédemment, nous espérons vous retrouver nombreux.

Nous souhaiterions recevoir vos réponses avant le 30 septembre.

Après avoir repris son souffle, au cours des vacances estivales, le Comité envisage de composer et de sortir un numéro sur ISMAILIA pour la fin de l'année. A ce sujet, nous demandons aux Ismaïliotes qui veulent bien nous aider à assurer la réussite de ce numéro, de nous confier, en les adressant à Suzanne DAVREUX (de NEVE), les documents ou photos susceptibles d'intéresser nos lecteurs. Tous ces documents seront restitués dès la parution de la revue. Nous les en remercions à l'avance.

N'oubliez pas d'adresser votre cotisation annuelle. Certains retardataires n'ont pas encore réglé leur cotisation.. 1988. Ils seraient aimables de se mettre à jour, s'ils le souhaitent ; nous ne pouvons, en effet, continuer à adresser nos revues à des non-abonnés.

Le Comité

PS - Vous aurez certainement rectifié de vous-mêmes les deux erreurs relevées dans notre numéro 28 :

. Page 7 : le mot "appartement" mis pour "appontement"

. Page 21 : inversion de photo "Plage des enfants.

DE LESSEPS INTIME

(Suite)

par Th. BATBEDAT

...

La grande oeuvre projetée pour le bénéfice du monde entier, allait enfin commencer.

M. de Lesseps repartit dans l'isthme pour combattre l'Angleterre qui, là-bas comme en Europe, faisait des siennes. M. Walne, Consul d'Angleterre au Caire, fit tout pour susciter des embarras à la petite caravane qui l'accompagna. Au moment du départ, il fit défendre au chef des chameliers de fournir à l'explorateur les soixante chameaux qui lui étaient nécessaires, sous le fallacieux prétexte que les troupes égyptiennes les employaient tous.

A peine avait-il installé son campement qu'un officier turc à la tête d'une cinquantaine de bachi-bouzoucks et de bédoins s'empara des ânes qu'il emmenait.

Lesseps indigné, se rendit immédiatement à cheval au village menacer les bandits de répondre à leur assaut par des coups de fusil.

Quelques jours après, il recevait des excuses du Gouvernement Egyptien.

Une autre fois qu'on avait refusé des provisions à l'explorateur, celui-ci invita les cheicks des environs à prendre le café avec lui. Quand ils eurent fini, M. de Lesseps se leva et leur montrant un pistolet à six coups, fit placer assez loin de lui six bouteilles qu'il visa et brisa. Cela fait, il dit à ses "invités" qui le regardaient, "leurs gros yeux ébahis": "Mes bons amis, j'ai appris qu'un officier turc, se disant envoyé par le Gouvernement, vous avait ordonné de me refuser les provisions demandées ce matin. Je vous engage charitablement à prévenir cet individu, qui n'est qu'un imposteur, que nous entrons aujourd'hui dans le désert, que nos compagnons sont au nombre de vingt, que parmi eux, je ne suis pas le meilleur tireur, et que tout point noir que nous verrons dans le désert, sera pour nous une gazelle."

Je n'entreprendrai point de narrer toutes les intrigues et tyrannies dont M. de Lesseps fut victime et qu'il combattit avec une énergie et une persévérance au-dessus de tout ce qu'on peut concevoir ; ce serait là sortir des limites que je me suis tracées.

Mohammed Saïd perdait souvent patience, de Lesseps le remontait, mais souvent aussi, il le faisait fuir de sa propre demeure. Pourtant le vice-roi approuvait au fond tout ce qu'il faisait, comme on le verra par cette anecdote racontée par de Lesseps dans une de ses nombreuses conférences :

" En Orient, lorsqu'un prince a connu quelqu'un pendant son enfance, il ne peut pas lui interdire le seuil de sa maison. Aussi, le vice-roi prenait-il le parti de s'en aller, lorsque ma présence lui devenait importune. Pendant longtemps, lorsque les difficultés surgissaient de toutes parts, rien ne l'ennuyait plus que de parler du canal ; il me demandait de rester plusieurs semaines sans le voir ; Il disait à tout le monde de ne me rien accorder, pendant que, sous main, il permettait de me venir en aide. Ainsi, dans un campement où on nous refusait l'eau, un de nos ingénieurs ne put en obtenir qu'en menaçant de son pistolet le chef intimidé. Devant ses ministres, le vice-roi s'indigna de cette conduite, qu'il approuvait, j'en suis certain. En public, il disait qu'il m'avait retiré son amitié, qu'il défendait de nous secourir, etc. Un jour, en plein conseil, il venait de faire une sortie de ce genre, tout le monde avait quitté la salle, lorsque, dans un coin, le vice-roi aperçut le Gouverneur de la ville.

" Que fais-tu là ? lui demanda-t-il, n'as-tu pas entendu ce que j'ai ordonné ?

- Pardon, Monseigneur, mais votre Altesse l'a fait avec tant de violence qu'il est impossible que ce soit sa pensée.

- Tu m'as compris, dit le vice-roi, va-t-en, mais prends garde, car si tu laisses soupçonner que j'ai pu t'autoriser à aider Lesseps, tu auras affaire à moi."

La jalousie toujours croissante de l'Angleterre menaçait cependant de devenir dangereuse. Finalement elle vint à bout des scrupules du vice-roi et le Gouvernement égyptien ordonna l'interruption des travaux commencés. L'intervention de l'Empereur devenait de toute nécessité. Ferdinand de Lesseps résolut d'aller en personne la solliciter.

Il obtint une audience à Saint-Cloud, le 23 octobre 1859. Le souverain s'adressant en public, à son solliciteur, lui dit à brûle-pourpoint :

" Comment se fait-il, M. de Lesseps, que tant de monde soit contre votre entreprise ?

- Sire, répondit Lesseps sans hésiter, c'est que tout le monde croit que votre Majesté ne veut pas nous soutenir.

- Eh bien, soyez tranquille, vous pouvez compter sur mon appui et ma protection, déclara l'Empereur."

Napoléon devait tenir parole et Lesseps allait vaincre.

Le 25 avril 1859, Ferdinand de Lesseps, entouré de cinq ingénieurs, et d'un groupe de 150 ouvriers et employés, donna le premier coup de pioche et jeta la première pelletée de terre sur le golfe de Péluse qui reçut le nom de Port-Saïd, en mémoire de la haute protection dont le vice-roi avait honoré le projet.

Le 18 novembre 1862, eurent lieu la pose de la première pierre de la ville qu'on allait construire sur le lac Timsah (crocodile) et l'ouverture du canal.

Sur une estrade dressée pour la circonstance se tenaient le grand muphti et les ulmas, l'évêque d'Egypte et tous ceux qui avaient participé aux travaux.

Un témoin raconte ainsi ses impressions :

" C'était un magnifique tableau. Au-dessus de nos têtes, flottaient les pavillons de France et d'Egypte. Autour de nous, un cercle d'hommes de tous les pays et de tous les costumes, les voitures, les chevaux arabes, les chameaux chargés de leurs spectateurs. Au centre, le prêtre en habits sacerdotaux, consacrait la première fondation de la ville nouvelle et, au loin, dans l'horizon, sous les rayons du soleil couchant, la silhouette des montagnes. Quand tout a été terminé, au milieu du recueillement, une double acclamation s'est élevée : "Vive Mohamed Saïd, vive Ferdinand de Lesseps !".

" Il y avait une émotion indicible dans toutes les voix et sur tous les visages."

Le "Moniteur" du 30 novembre donne le compte rendu de cette imposante cérémonie :

" Le 18 novembre 1862, à 11 heures du matin, la Méditerranée est entrée dans le lac Timsah. Ce que l'antiquité n'avait pu faire, la société moderne l'a fait. Aujourd'hui la réunion de la Méditerranée à la Mer Rouge doit être considérée comme un fait accompli. Voici quelques détails sur l'évènement du 18 et sur la route que nous avons suivie pour arriver aux bords du lac Timsah.

" Un train spécial, gracieusement mis par le vice-roi à la disposition de M. de Lesseps, transportait ses invités du Caire à Zagazig. L'Europe entière y avait ses représentants. A Zagazig, des barques et des voitures nous transportèrent à la belle propriété du Ouady appartenant à la Compagnie. Le lendemain, le canal d'eau douce nous conduisait à la ville de Timsah (Ismaïlia) sur les bords du lac. Ce canal est à lui seul un grand travail : il porte la vie dans le désert ; dans quelques mois, il sera terminé jusqu'à Suez.

" Au débarcadère de Timsah, une musique nous accueille aux chants nationaux de la France et de l'Angleterre ; c'était comme une invitation à l'union, sur le lieu même que l'on croyait naguère devoir être une cause de discorde pour les deux pays.

" Sur le plateau qui domine le lac, des tentes nous attendaient. Là, notre vue planait sur l'immensité du désert et s'étendait jusqu'aux montagnes de la Mer Rouge. Le lac formait à nos pieds un vaste port naturel. Quelle position pour la future métropole de l'Isthme ! Déjà la ville se bâtit, les maisons de l'administration et des employés s'élèvent, les emplacements destinés aux principaux établissements sont désignés. J'ai vu le plan de la ville; quelques mois encore, et là où il n'existait que du sable, il y aura une cité nouvelle.

" A peine avions-nous fait un kilomètre en côtoyant le lac que, devant nous, se dressaient un arc de triomphe et un joli kiosque entouré de mâts vénitiens ornés de banderolles aux mille couleurs. Le kiosque a été construit

pour le vice-roi et sur sa demande. L'arc de triomphe et les mâts vénitiens attendent sa prochaine arrivée. Près du kiosque, on distinguait une estrade ornée de drapeaux et de branches de palmiers, c'était là que la fête devait avoir lieu. Une longue colline assez rapprochée bordait l'horizon, s'étendant du sud au nord, c'était le talus du canal du côté de l'Asie.

" Arrivés près de l'estrade, le spectacle prit tout à coup un caractère inouï de grandeur. La colline était devenue montagne ; au pied de la tranchée coulait un cours d'eau large de quinze mètres. C'étaient les eaux de la Méditerranée qui le remplissaient et qui n'attendaient plus qu'un signal pour se précipiter dans le lac Timsah.

" Travailleurs européens, Fellahs et Bédouins étaient répandus sur les bords et les berges du canal. L'évêque catholique d'Egypte environné de son clergé, les invités, les ingénieurs, les médecins, les chefs de chantiers et d'ateliers, qui tous ont pris part à ce grand travail, occupaient ou entouraient l'estrade. Le délégué du vice-roi, Ismaïl Bey, était présent. M. de Lesseps présidait.

" Il réclama le silence et s'adressant aux ouvriers, encore massés sur la digue établie pour retenir les eaux :

" Au nom de Son Altesse Mohammed Saïd, dit-il, je commande que les eaux de la Méditerranée soient introduites dans le lac Timsah, par la grâce de Dieu."

" Il y eut un moment de silence solennel, chacun avait le regard fixé sur la digue. Mais aussitôt que l'on vit l'eau s'élancer par la coupure, grondant et entraînant les terres, une immense acclamation s'éleva.

" C'étaient des bravos, des cris d'enthousiasme, l'émotion avait pénétré tous les coeurs. J'ai vu des larmes couler sur des figures bronzées par le soleil ; j'ai entendu les hurrahs répétés des représentants de l'Angleterre se mêlant franchement à ceux de tous les habitants. La musique jouait l'air national d'Egypte. Les ulémas, debout, invoquaient Allah à haute voix, et les chefs lisaient le fetva, procès-verbal religieux qui constate ce grand fait dont il sera donné lecture dans toutes les mosquées d'Egypte. Tout en la voyant, on croyait à peine à cette Méditerranée mugissante, se précipitant dans le lac et marchant à la rencontre de la Mer Rouge."

Quelques jours plus tard, de Lesseps recevait la lettre suivante de l'Empereur :

Palais des Tuileries, 6 décembre 1862,

" L'Impératrice a lu dans le Moniteur, le compte rendu de la cérémonie que vous avez présidée le 18 novembre, pour inaugurer l'entrée de la Méditerranée dans le lac Timsah.

" Vous savez, Monsieur, combien l'Impératrice s'intéresse à votre belle entreprise. Aussi, Sa Majesté a-t-elle été charmée d'apprendre l'heureux succès obtenu par votre persévérance, et elle a daigné me charger de vous exprimer toutes ses félicitations."

A cette lettre était jointe la nomination de Lesseps au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur.

Mais un deuil profond allait assombrir ces jours de gloire. Le Vice-roi mourut subitement, laissant sa succession à son plus jeune frère, le dernier fils de Méhemet-Ali, Ismaïl Pacha.

Cette nouvelle fit écrire à de Lesseps :

" Je suis désespéré de la mort du vice-roi, non pas à cause de mon entreprise, pour laquelle je conserve la foi la plus sereine, malgré toutes les difficultés qui pourront survenir, mais pour cette cruelle séparation d'un fidèle ami, qui, depuis vingt-cinq ans, m'avait donné tant de témoignages d'affection et de confiance."

Comme son prédécesseur, Ismaïl honora M. de Lesseps de sa confiance et de sa sympathie. Il envoya des bateaux à vapeur destinés au transport des ouvriers de la haute et moyenne Egypte. Il répétait qu'il n'eût pas été digne d'être vice-roi d'Egypte, s'il n'eût été plus "canaliste" que Lesseps lui-même.

La ville dont on venait de poser la première pierre reçut le nom de Ismaïlia. Ce nom rappelait celui d'Ismaïl, fils d'Agar, l'ancêtre des tribus arabes. M. de Lesseps pensait à tout. Plus tard, il demandait que l'on nommât "Marie" un chantier situé sur le plateau d'El-Guisr en double souvenir, d'abord de la chapelle Sainte-Marie qu'il fit élever près de là pour consacrer le passage de la Sainte Famille en Egypte, ensuite de la charmante femme de M. Ryer, représentant de la Californie, qui accompagnait son mari. Elle fut la marraine du chantier.

L'ouverture du Canal ne devait pas marquer la fin des tracasseries anglaises.

Un nouvel orage éclata bientôt.

A l'insinuation du Cabinet de Saint-James, le vice-roi, contraint de céder à des influences politiques, dut laisser partir Nubar-Pacha, son premier ministre pour Constantinople, avec l'ordre de mettre tout en oeuvre pour nuire aux intérêts de la Compagnie.

Nubar-Pacha s'arrêta à Paris où il s'efforça de détacher l'Empereur de la Compagnie, par l'entremise du Duc de Morny.

Jamais Lesseps n'eut à montrer plus d'énergie et de diplomatie.

Il fit une campagne dans la presse contre les mensonges du ministre qu'il assigna devant le tribunal, l'accusant de diffamations envers la Compagnie et de falsification de documents.

Le 11 février, eut lieu, dans la salle du Palais de l'Industrie, un banquet auquel assistèrent 1600 convives. M. de Lesseps, dans un discours qui produisit un effet immense, s'y montra le lutteur optimiste qu'il était.

En voici quelques passages :

" En parcourant du regard cette vaste assemblée, ceux auxquels vous décernez les honneurs de cette imposante manifestation se disent :

La chambre de Ferdinand de LESSEPS, dans sa maison d'Ismaïlia -

Photo prise en Janvier 1989
par Nicole WITVOËT - ROUX

FERDINAND DE LESSEPS, A CHEVAL, DANS LE DÉSERT

d'après un croquis de l'époque

(RHONE : *l'Égypte à petites journées*).

" Il y a ici l'attestation d'un fait moral immense : ici apparaît la preuve que notre pays n'a rien perdu de ce vieux sens national qui l'a toujours rallié autour du drapeau du progrès et de la civilisation des peuples.

" Ici est l'esprit de la France, le secret de son action expansive.

" Le 25 décembre dernier, une fête pacifique, la fête du travail, se célèbrait à Suez. Un fleuve s'élançait à travers des solitudes condamnées à une désolation séculaire. Les populations musulmanes, accourues au passage de l'eau douce, y plongeaient leurs mains, y mouillaient leurs lèvres, pour se convaincre que c'était bien le Nil béni.

" La fraternité des races et des croyances se révélait à la foule étonnée, et, le même jour, l'aile de l'électricité répandait en Europe cette nouvelle : "les deux mers sont réunies, le Nil est à Suez !

" Mais, Messieurs, n'oublions pas, qu'en cette occasion, la France partage avec d'autres peuples, l'honneur d'une oeuvre d'utilité générale. La présence au milieu de nous de nos collaborateurs étrangers dit assez le concours que cette oeuvre a reçu de toutes les nations amies.

" Le canal de Suez n'est pas l'apanage de quelques hommes, il n'est pas l'apanage d'une nation, il doit sa naissance et il appartient à une aspiration de l'humanité : aspiration irrésistible, parce qu'elle est unanime, parce qu'elle est le besoin et en quelque sorte la consécration d'une époque.

" Comment, avec de telles forces, pourrions-nous ne pas triompher des obstacles semés sur la route de tous les travailleurs.

" Une parole aimée nous conviait tout à l'heure (1) à la conciliation. Jamais conseils ne seront écoutés avec plus de docilité et de respectueuse sympathie.

" La conciliation ! mais elle est notre principe, elle est notre raison d'être, elle est le premier de nos devoirs et de nos intérêts.

" Nos plus ardents adversaires savent combien de fois nous leur avons tendu une main franche et loyale."

Les adversaires vaincus abandonnèrent le champ de bataille. Aucun ne se sentait de force à lutter plus longtemps contre un tel combattant.

Mais voici l'année fatale pour l'Egypte : le choléra y sévit. M. de Lesseps court à Alexandrie où le fléau a éclaté d'abord. Là, pour animer d'un dernier sourire le visage des moribonds, il risque sa vie à chaque minute. Mais l'horrible fléau se propage. Il est au Caire. Ferdinand de Lesseps y accourt, renouvelle ses actes héroïques.

De là, il se rend à Ismaïlia.

---

(1) Discours du Prince Napoléon.

Il écrit d'Ismaïlia à son fils :

" Je n'ai guère le temps d'écrire. Ayant appris, le soir même de mon arrivée à Tell-El-Kébir, ce qui menaçait Ismaïlia, j'ai voyagé en barque dans la nuit, et j'étais ici vendredi matin. Ma venue était fort à propos pour faire préparer immédiatement un hôpital dans une maison disponible. En deux heures cela a été fait. Bien nous en a pris, car le coup de foudre n'a pas tardé : 30 personnes enlevées dans l'après-midi de vendredi et 48 le samedi ! Aujourd'hui, dimanche, tout est calme. La contenance générale, surtout de la part des Français, est bonne. Les vents du nord commencent à régner ; espérons que ce sera bientôt une affaire finie. Il a fallu suspendre le travail des écluses dans le canal d'eau douce. J'y voyais tomber les hommes comme des mouches. On me réclame à Port-Saïd, j'y serai après-demain. Quoique pressé de retourner à Paris, je ne quitterai l'Isthme que lorsque je serai complètement tranquille sur la fin de l'épidémie. Ma santé est toujours très solide, je vous embrasse tous et vous recommande de ne pas vous inquiéter."

La mortalité est effrayante : en moins de deux mois, sur 2000 ouvriers qui travaillaient dans le même chantier, 217 périssent. Grâce à l'organisation de M. de Lesseps, le nombre des victimes diminue bientôt rapidement.

De quel dévouement Lesseps est capable, l'anecdote suivante, rapportée par un de ses historiographes, va nous l'apprendre :

Il se rend une fois auprès d'une jeune femme qui était désespérée. La malheureuse se tordait, toute bleue, dans les spasmes de la mort, jetant la terreur autour d'elle.

Lesseps s'approche, ramenant vers l'isolée ceux que la frayeur en avait éloignés. Il essaye de lui desserrer les dents pour lui faire boire une potion qui peut-être la sauvera. Il ne réussit qu'à se faire mordre violemment au doigt.

Il se tourne alors vers l'assistance émerveillée et, présentant son doigt ensanglanté, dit avec calme : "Nous verrons bien si le choléra est contagieux."

Vers la fin juillet, il peut respirer librement. Il en profite pour donner de ses nouvelles aux siens, de Port-Saïd :

" Décidément, le choléra quitte l'Isthme, après avoir fait de nombreuses blessures que nous nous efforçons de guérir. A Port-Saïd, il y a encore une coquine de queue qui maintient la population ouvrière dans un état nerveux auquel il faut veiller continuellement. Il y a cinq jours, j'ai reçu un télégramme à Ismaïlia m'annonçant onze cas de choléra à Port-Saïd, dont cinq décès. On me prévenait en même temps que l'inquiétude des ouvriers recommençait. Levé à 3 heures du matin, j'étais en route à 4 heures suivant l'habitude de mes itinéraires. J'ai heureusement trouvé Port-Saïd en bon état. Le choléra avait lancé ses dernières flèches, et, pendant deux jours, nous n'avons rien eu. Chacun s'est alors calmé. C'est incroyable comme certains hommes, que l'on croyait solides, perdent la tête lorsque le trac les prend. Ce sont alors de vrais lièvres. A côté de cela, des gens modestes, tranquilles, des plumitifs, comme les appellent les ouvriers, deviennent des héros. En somme, le bien l'emporte sur le mal, c'est ma vieille doctrine que mon expérience confirme tous les jours. Mais rendons grâce à la Providence, qui m'a permis d'arriver à temps, car je vois bien que, si je n'avais pas été ici, il y aurait eu, pour nos travaux, un véritable désastre."

Il puisait cette bravoure dans un corps plein de vigueur et dans des muscles d'acier.

Jamais il ne restait en repos, quand sa présence était utile à quelque bonne et belle oeuvre.

- Comment vous reposez-vous, lui demande-t-on une fois ?

- En voyageant, comme cette femme qui disait : "Le bal me délasse."

Toujours doux envers les autres, il est toujours dur à lui-même. Il raconte ainsi une chute de cheval qui a failli lui coûter la vie.

" Au retour de cette expédition, nous étions assez pressés de rentrer, et, dans un temps de galop en avant, mon cheval Barakat a roulé sur moi. J'ai été un peu aplati et ensuite, empaillé pendant deux jours dans des compresses d'arnica et de cataplasmes, des sangsues et des bains, mais je n'ai rien eu de cassé, et je reprends la liberté de mes mouvements, tout en étant obligé de rester étendu. Le premier jour, je ne me suis pas alité, et je me trouve très bien de ne pas m'être laissé dorloter. La chute a eu lieu à la rencontre d'un terrain où le sable récemment amené par les vents, avait formé un amoncellement sans consistance au versant duquel les pieds du cheval, ne trouvant pas de point d'appui, ont donné dans le vide, et n'ont pu empêcher, malgré leur solidité, une culbute que l'on appelle un "panache". J'ai été naturellement lancé, ce qui eût été peu de chose, n'ayant sur moi aucune trace de la chute elle-même, mais Barakat, lancé à côté de moi, pendant que j'étais à plat ventre, s'est retourné sur mon dos pour se relever. C'est ce qui m'a fortement comprimé. J'ai pu cependant être debout en même temps que lui, et revenir à cheval au chalet pendant trois kilomètres. Je remercie la Providence,, au lieu de me plaindre de mon empaillement. Je tâcherai d'aller moins vite et plus prudemment à l'avenir."

Il est impossible de le suivre dans ses pérégrinations qui se succèdent avec une rapidité fantastique digne d'un héros de Jules Verne.

Et il voyage en dilettante, s'amusant de tout ce qui se trouve sur sa route, en observateur toujours éveillé, acceptant le bon comme le mauvais, avec la même humeur joviale éternellement au bleu. Il est du nombre de ces voyageurs à la curiosité desquels rien n'échappe et qui ne se laissent jamais arrêter.

M. de Lesseps n'est pas qu'explorateur, il est philanthrope. Il fonde des sociétés de bienfaisance. La plus belle d'entre toutes, celle à laquelle il donne tous ses soins, est une société de secours pour les vieillards, les ouvriers sans travail, les femmes et les voyageurs sans ressources, de nationalité française. Une école de garçons, parfaitement organisée, en dépend. Dans les chantiers occupés par cent mille hommes, nulle autre consigne que le travail, nulle autre discipline que l'amour, nulle autre menace que le renvoi. Jamais la moindre révolte.

Un jour que des ouvriers grecs avaient volé une caisse destinée à la paye de leurs camarades, M. de Lesseps s'opposant à toute enquête se rendit parmi eux, leur paya leur salaire comme si de rien n'était, mais y ajoutant quelques paroles sur leur devoir, leur dignité d'honneur. Puis, il se retira, sans plus.

Le lendemain, les ouvriers réhabilités rapportaient jusqu'au dernier centime la somme volée.

Les encouragements et félicitations lui viennent de tous côtés, maintenant que le succès est assuré.

L'Empereur auquel il avait envoyé les hommages du personnel des travaux du canal lui envoie la dépêche suivante :

Paris, le 1er janvier 1863, 1 heure soir

Nous vous remercions de vos souhaits, nous faisons des voeux pour la prospérité de votre entreprise et vous assurons, vous et le personnel des travaux du canal, de notre vive sympathie.

Napoléon.

Voici une curieuse lettre signée par le Négus, qui se plaisait à dire que Lesseps était de la tribu de la lumière.

Moi, Négus, maître (du cheval), Nohas, roi d'Ethiopie qui règne dans la loi de Notre Seigneur Jésus Christ depuis Ulirwa jusqu'à Gouduar ; et ceci est le Royaume du Tigré et Sunen, Uagara, Walgait, Tagade, Danelza, Balassa, Umfar, Sahala, Agao, Sasta, Salava, je salue Ferdinand de Lesseps qui est de la riche tribu de la lumière qui fait un travail étonnant pour notre temps.

Depuis le commencement jusqu'à présent, j'ai eu l'esprit attentif au travail que vous faites et qui sera une grande joie pour tout le monde.

Au nom de mon pays que j'aime et en mon nom, je vous rends grâce. En faisant creuser la terre de Saurs (Suez) c'est vous qui vous faites la double union entre notre pays et les affaires d'Europe. Donc votre nom ne périra pas auprès de nous. C'est pourquoi notre pays sera le grenier de blé pour la contrée de l'Occident. Puisqu'il en est ainsi, sachez que moi et mon pays, nous vous aimons. Je désire aider votre travail par du bétail ou par d'autres moyens. Je supplie le Seigneur qu'il vous garde.

Le Duc d'Albuféra lui demande au nom de l'Empereur de poser sa candidature de député à Marseille où il est très populaire, contre Gambetta. Mais il n'a en tête que l'achèvement de son canal. Il écrit le 16 décembre 1868, à son fils qui lui demande une réponse télégraphique à ce sujet :

" Je ne t'ai pas envoyé le télégramme demandé, parce que j'avais déjà télégraphié au duc d'Albuféra en lui faisant connaître mon abstention persévérante. Voici ce que je lui écris particulièrement aujourd'hui : "Depuis le début de nos études et de nos travaux, j'ai formé la résolution restée invariable, de me consacrer exclusivement à l'oeuvre du Canal. La moitié de notre oeuvre sera seulement achevée lorsque le Canal sera ouvert, le 1er octobre 1869 c'est-à-dire que nous aurons alors, utilement pour le monde, dépensé les capitaux que la confiance publique nous a apportés. Il restera à organiser et à maintenir la juste rémunération de ces capitaux, et à montrer que, si l'entreprise déclarée impossible, a été exécutée, les profits des actionnaires, dont quelques personnes doutent encore, arriveront comme le reste. Jusque là, je ne pourrai pas considérer ma tâche comme terminée, ni m'occuper d'autre chose. Voilà mes motifs, je n'en ai pas d'autres, et je suis sûr que vous les trouverez assez puissants pour m'approuver."

M. Pinard insiste de la part de l'Empereur, dans sa lettre datée du 8 décembre 1868.

" M. le duc d'Albuféra a bien voulu se charger, le 4 décembre, de vous dire toute ma pensée sur votre candidature à Marseille. Je tiens à vous l'exprimer moi-même et à ajouter que l'Empereur auquel je l'ai soumise lui donne son entière et vive approbation. Offerte par des comités locaux, cette candidature, qui n'aurait aucune attache officielle, traduirait un voeu national. L'Isthme de Suez rend votre nom universel ; au moment où votre oeuvre s'achève, il serait patriotique d'acclamer ce nom dans la capitale maritime de la France, ouverte au commerce de toutes les nations.

" Si vous désirez une preuve du concours unanime que donneraient à cette candidature bien des opinions diverses, lisez l'article que lui a consacré spontanément le journal "La Liberté" du 6 décembre. Il ne doute pas du succès, surtout si la période électorale est promptement ouverte. Votre amour pour votre pays, qui salue en vous une de ses plus chères illustrations, me fait espérer une réponse favorable. Permettez-moi de la solliciter par le télégraphe. Je ne ferai rien avant de l'avoir reçue."

Il télégraphie qu'il persiste dans son abstention.

Le Général Fleury vient alors à la rescousse et finit par triompher de sa résistance :

" Mon cher de Lesseps,

" L'Empereur me charge de vous dire qu'il désire beaucoup que vous acceptiez la candidature de Marseille. Cette position ne peut qu'être utile à vos grands travaux de l'Isthme de Suez, au lieu de leur nuire, comme vous le craignez. Vous serez d'ailleurs libre de ne pas siéger, selon que vous le désirez. Je vous conseille donc fortement, pour mille raisons, d'accepter, au nom même des immenses intérêts que vous représentez. Répondez-moi par la même voie que j'ai employée et en chiffres."

De Lesseps dont on a touché la fibre sensible, les intérêts du Canal, répond :

" Mon cher Général,

" Je n'ai rien à refuser à l'Empereur. Lui seul, après le refus opposé aux premières ouvertures, pouvait me décider à accepter la candidature de Marseille, lorsqu'elle me sera proposée par tous les comités d'électeurs."

Le nom si respecté de de Lesseps ne peut l'emporter sur la popularité du tribun. Gambetta est élu. Un ami de de Lesseps fils lui écrit à ce sujet, de Marseille :

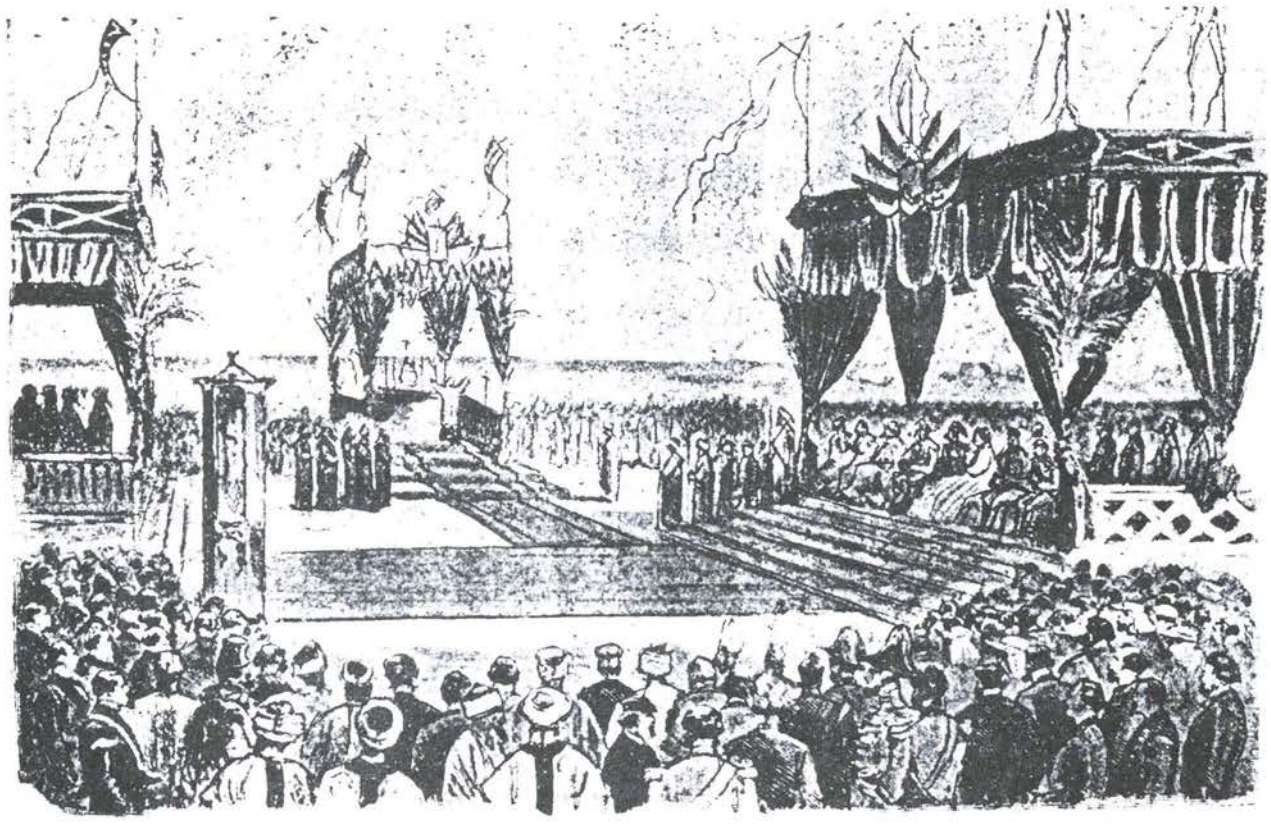
" Au moment même où le succès de Gambetta était connu et que les rues s'emplissaient de monde pour recevoir la grande nouvelle, votre père qui se trouvait dans la rue Saint Ferréol, a été reconnu. Comme une traînée de poudre, la présence du candidat a été annoncée de tous côtés, et, en quelques minutes, un rassemblement formidable s'est formé. Votre père a continué sa promenade en se dirigeant vers l'hôtel de Marseille. Dix mille personnes le suivaient ainsi, dans le silence le plus complet, A cent mètres de l'hôtel de Marseille, la foule s'est précipitée en avant, et, en haie compacte, s'est rangée pour laisser votre père marcher jusqu'à l'hôtel. Il a traversé cette foule respectueuse qui se découvrait sur son passage. Arrivé devant l'hôtel, votre père s'est retourné et a salué à son tour. Les applaudissements réitérés ont alors éclaté de toutes parts. La foule s'est ensuite dispersée pour aller

Tout à coup un violent coup de mer inonda la plage et les tribunes se trouvèrent entourées d'eau ; on eut à former un terrain sec à l'aide de sable et les invités eurent à traverser ce passage improvisé ce qui fut d'un effet des plus pittoresques.

La cérémonie religieuse fut ouverte par les prières musulmanes, aussitôt suivies d'un discours en arabe par le grand Uléma ; puis ce fut le Te Deum chanté par le clergé chrétien, et suivi d'une allocution de l'évêque catholique, d'une péroraison admirable et émouvante finissant par ces mots :

" Proclamons enfin, que jusqu'à l'extrême déclin des âges, de même que le nouveau monde découvert au quinzième siècle dira à jamais, à l'oreille de toute la postérité, le nom de l'homme de génie qui s'appelle Christophe Colomb, de même ce canal des deux mondes redira à jamais le nom d'un homme qui vécut au dix-neuvième siècle, ce nom que je suis heureux de jeter sur cette plage, aux quatre vents du ciel : le nom de Ferdinand de Lesseps."

Quand il se tut, les clairons sonnèrent, le canon tonna, et les cris de la multitude retentirent dans l'air, tandis que l'Empereur d'Autriche et l'Impératrice Eugénie, à son bras, suivis des autres personnages illustres, retournaient à leurs embarcations respectives.



Inauguration du canal de Suez. — Port-Saïd. — La cérémonie religieuse. — Le discours de Mgr Bauer.
Gravure de M. Darjou, publiée par *Le Monde Illustré.*

continuer les réjouissances commencées en l'honneur du succès du parti de l'opposition à l'Empire."

Voici que s'ouvre l'année 1869 - année glorieuse qui vit tomber les derniers obstacles - année de l'apothéose.

Le 14 novembre, une flotte de navires de guerre et de commerce attend, à Port-Saïd, M. de Lesseps et une partie de sa famille.

La ville offre le plus beau spectacle qu'on puisse imaginer avec ses lanternes de toutes couleurs, ses torches, ses feux d'artifice et la foule houleuse et ravie.

Le jour de la victoire approche. Mais jusqu'au dernier moment, elle devait être menacée, comme pour que la gloire fût plus grande, ayant été plus disputée.

Une quinzaine de jours avant l'inauguration, quand allaient arriver toutes les flottes du monde qui avaient été invitées, les ingénieurs étaient venus en grand émoi trouver M. de Lesseps, auquel ils avaient annoncé la découverte d'un énorme rocher qui se trouvait à trois mètres au-dessous du niveau d'eau et brisait les godets des dragues. Que faire ?

- Rien, avait déclaré chacun.

- D'abord, s'était écrié Lesseps, vous allez demander de la poudre en masse, et puis, si nous ne pouvons pas faire sauter le rocher, nous sauterons nous-mêmes.

Et le rocher avait sauté.

Cependant, de sombres rumeurs continuaient de circuler : rien n'était prêt ; c'était partie remise ; Lesseps était devenu fou devant la découverte qu'il avait faite en rêve ; l'inégalité du niveau des eaux entraînerait un déluge universel, etc.. Mais, fidèle à son étoile, Lesseps, tranquille, attendait.

Le 14 novembre, dis-je, une vingtaine de navires sont signalés à l'horizon. L'un d'eux, un élégant yatch, est accueilli, dès son entrée, par des salves d'artillerie retentissantes.

C'est l'Aigle portant à son bord, debout sur la passerelle, l'Impératrice des Français, toujours jeune et belle.

Celle que Lesseps appelait "l'Ange gardien du canal", disant qu'elle avait fait pour lui ce que la reine Isabelle la Catholique avait fait pour Christophe Colomb, apercevant les navires mouillés dans les bassins d'alentour dont les mâts sont garnis de grappes humaines et joyeusement pavoisés, s'écrit: "De ma vie, je n'ai rien vu de plus beau."

Les incidents ne firent pas défaut ce jour-là.

On avait élevé des estrades pour recevoir deux autels, l'un chrétien, l'autre musulman, et une autre destinée aux souverains et autres personnages de marque.

C'est le 17 novembre 1869, jour où doit avoir lieu la cérémonie grandiose qui sera le fait le plus considérable du XIXème siècle, l'inauguration du Canal de Suez... On vient dire à de Lesseps qu'une frégate égyptienne, le "Latif", s'est échouée au milieu des eaux, à trente kilomètres de Port-Saïd, où elle intercepte le passage.

Le hardi innovateur prend peur ; pourtant il se refuse à rien changer au programme du jour.

Il se concerte avec le Vice-roi, accouru avec mille hommes de son escorte, sur le moyen de se débarrasser de l'épave qu'aucune force ne parvenait à mouvoir, et le dialogue suivant a lieu :

- Il faut la faire sauter, suggéra le vice-roi.

- Oui, c'est cela ! Ce sera magnifique ! acquiesça de Lesseps en se jetant dans les bras du Khédive dans le paroxysme de sa joie.

Le "Latif" ne sauta pas cependant. On parvint, non sans peine, à le faire ranger ; il tira des salves d'artillerie au passage de l'Impératrice qui crut qu'on l'avait placé là en son honneur et en fut très flattée.
Ce jour-là, une angoisse terrible dut tordre le coeur de Ferdinand de Lesseps. L'heure suprême va sonner.

Les mondes sont accourus pour assister au triomphe le plus éclatant des temps modernes.

Parmi les six mille personnes présentes se trouvent l'Empereur et l'Impératrice d'Autriche, le Prince et la Princesse des Pays-Bas, le Prince Guillaume de Hesse, à bord du navire de guerre le "Forbin", l'Emir Abdel-Kader, le Grand-duc Michel, Frédéric-Guillaume, à bord de la frégate "Herta", le Khédive, Nubar-Pacha, à bord du "Maroussa", etc..

Les navires au nombre de soixante-et-un - onze français, quatorze anglais, dix autrichiens, sept égyptiens, trois prussiens, deux hollandais, un suédois, un danois, un espagnol - s'ébranlent, s'engagent dans le canal entre deux obélisques qui en signalent l'entrée. Ils naviguent ayant le désert à leur gauche et le lac Manzaleh à leur droite.

Ils passent devant la petite ville d'El-Hautara qui les salue avec enthousiasme. Ils admirent les magnifiques machines à draguer qui ont creusé ce merveilleux canal et qui maintenant se dessinent nettement en noir sur le sable des berges.

L'"Aigle" à bord duquel est l'Impératrice, accompagnée de Ferdinand de Lesseps, de M. et Mme Charles de Lesseps et de M. Victor de Lesseps, ouvre la marche, courant hardiment les risques de cette première épreuve. Le proverbe arabe dit : "Les chiens aboient, la caravane passe". "J'ai passé", dit alors Lesseps.

Désormais, le canal est ouvert à tous les bâtiments.

L'Impératrice avoua depuis son émotion à de Lesseps par ces paroles : "Pendant toute la durée du voyage, j'avais comme un cercle de fer autour de la tête, parce que, à chaque instant, je croyais voir l'"Aigle" s'arrêter, l'honneur du drapeau français compromis et le fruit de vos travaux perdu."

De fait, à l'arrivée au port de Timsah, elle était si bouleversée, qu'elle dut se retirer dans sa cabine, d'où on l'entendit éclater en sanglots : c'était "son patriotisme qui débordait de son coeur" comme le remarqua si joliment le héros de la fête.

L'Empereur disait le 29 novembre à l'ouverture des Chambres :

" L'Europe entière s'est fait représenter à l'inauguration de cette entreprise gigantesque, et si, aujourd'hui, l'Impératrice n'assiste pas à l'ouverture des Chambres, c'est que j'ai tenu que, par sa présence dans un pays où nos armes se sont autrefois illustrées, elle témoigne de la sympathie de la France pour une oeuvre due à la persévérance et au génie d'un Français."

Ferdinand de Lesseps avait vaincu les difficultés de toutes sortes, les obstacles les plus sérieux dressés par la persistante opposition venue de tous les coins du monde. Et sur son chemin triomphal, tous s'étaient ralliés, enthousiastes et conquis, car il avait eu, avec le grand art de se faire admirer, celui plus grand encore de se faire aimer.

Le 20 novembre au soir, M. de Lesseps se rendit en visite à bord du "Péluse". Un triple hourra l'accueillit. A vrai dire, il n'avait plus besoin d'acclamations, bien qu'il s'en montrât satisfait ; cependant, il venait chercher celles qui, de toutes, lui tenaient le plus au coeur. Parmi les personnes présentes, il savait qu'il rencontrerait M. de Bragard et ses deux charmantes filles, dont l'une, Hélène, âgée de 21 ans, devenait quelques jours après la femme de Ferdinand de Lesseps.Le mariage eut lieu dans la petite chapelle d'Ismaïlia, sur les bords du Canal de Suez. C'est un incident infime en lui-même qui fut cause que M. de Lesseps pensa à épouser en secondes noces la belle jeune fille qui devait être la compagne de ses années de gloire, comme de ses jours de deuil et l'entourer de soins tendres jusqu'au sommet du calvaire, jusqu'au tombeau.

M. de Bragard, juge à Maurice, avait envoyé à M. de Lesseps des plants de filaos, arbres verts, que ce dernier avait fait planter dans le jardin de son habitation à Ismaïlia. Ces filaos étaient les premiers qu'on eût vus en Egypte. Plus tard, M. de Bragard prit sa retraite et revint en Europe ; les rapports entre les familles devinrent très intimes, et un roman commença bientôt.

Lesseps avait, en Palestine, sur les bords de la mer Morte, cueilli des roses qui possèdent l'étrange propriété de refleurir dans l'eau où on les dépose, séchées. Il expliqua ce phénomène à Mlle de Bragard, comparant ces roses à son coeur. Et c'est ainsi qu'il fit sa déclaration.

Voici une lettre d'amour toute simple et tendre, signée du nom de notre héros :

En mer, 21 septembre 1869,
A bord du paquebot "La VIE", avant d'entrer à Messine

"Mon Hélène chérie,

"Je vous avais écrit de Marseille avant-hier que votre cousine X... était à la campagne ; mais, en arrivant à bord un quart d'heure avant le départ, je l'ai trouvée m'attendant sur le pont avec son mari ; nous avons vite fait connaissance et je l'ai embrassée, lui disant que la cousine d'Hélène était déjà une amie pour moi. Vous me direz si elle a trouvé cela extraordinaire ; quant à moi, la chose m'est venue tout naturellement sans réflexion, car je ne m'attendais pas à la voir.

"Je lui ai dit que vous ne m'aviez pas trompé en me faisant son portrait.

Il n'y a eu aucun incident dans la première partie de notre traversée. Le temps a été beau, mais un peu d'agitation sur la mer a causé la retraite de ces dames dans leur chambre. A l'approche des côtes de Sicile, elles commencèrent à circuler.

"Hier, j'ai dormi et aujourd'hui j'ai écrit toute la journée, mettant en ordre ma correspondance, et mes paperasses sont en partie jetées à la mer, ma plus fidèle archiviste.

"Vous ferez votre traversée le 29 sur le paquebot le "Saïd", commandant des Foudais, auquel je vous ai particulièrement recommandée. Je vous ai aussi recommandée, ainsi que votre père, à un de mes amis d'Egypte, Drawith-Bey.

"J'envoie un petit billet que Madame X... trouvera à bord. J'informe confidentiellement cette amie, puisqu'elle va se trouver en intimité avec vous en voyage, et que je ne veux pas la prendre en traître, que vous deviendrez Madame Ferdinand de Lesseps. Elle en sera fort étonnée. En lui recommandant la discrétion, je la préviens que je vous ai avertie de la confidence à elle faite.

"Je vais compter les jours et les heures, et les minutes, jusqu'à votre arrivée à Alexandrie, d'où vous ne sortirez que mariée.

"Je remplis cette feuille en vous répétant ce que vous savez : je vous aime !."

Parmi les journalistes présents à l'inauguration du canal, se trouvait Emile Zola, dont la célébrité était encore à naître. Correspondant du Figaro, il envoya le soir à son journal cette nouvelle :

"M. de Lesseps, après avoir marié la Méditerranée avec la mer Rouge, va se marier lui-même..."

Durant la période qui s'écoula entre l'inauguration du canal et la déclaration de guerre avec l'Allemagne, M. de Lesseps fut porté aux nues comme un héros. On ne voyait et n'entendait que son nom dans tous les journaux et il faisait l'objet de toutes les conversations.

De nombreux télégrammes arrivaient de toutes parts. Un des plus éloquents, quoique des plus brefs, fut celui-ci, expédié par un Américain : "Plus fort que nous" !

En 1869, M. de Lesseps fut promu par l'Empereur grand-croix de la Légion d'Honneur, puis reçut le grand cordon de l'ordre italien des saints Maurice et Lazare.

La Société de Géographie lui décerna sa médaille d'or pour l'encouragement de l'industrie nationale et le prix de l'Impératrice (10 000 francs) qu'il abandonna en faveur d'une expédition africaine.

A la fin du printemps de l'année 1870, M. de Lesseps fit un voyage en Angleterre, où il reçut des ovations réservées d'ordinaire aux têtes couronnées.

L'Angleterre avouait maintenant son erreur, ce qui ne laissait pas que d'être méritoire.

L'évènement inspira à sir Stafford Northcote, chancelier de l'Echiquier, ce joli mot prononcé à la Chambre : "Nous avons été victimes de notre incrédulité". "Dans notre pays, nous aimons les hommes qui nous résistent", dit un autre.

Le 4 juillet, le duc de Sutherland offrit au grand homme un banquet où M. Gladstone prononça un admirable discours, et le lord-maire porta un toast à "celui qui avait amené Madras à 21 jours de l'Angleterre". Le 16, eut lieu le banquet de la cité. Le lord-maire y porta à l'illustre convive un toast accompagné de ces mots : "Nos grands ingénieurs se trompaient ; M. de Lesseps avait raison et le canal de Suez est un fait accompli."

Le Lord-Maire de Londres lui offrit, au Guildhall, une superbe réception.

" Nous inscrirons votre nom sur le livre de notre droit de cité, lui dit-il dans un toast, en compagnie intime de ceux de Richard Cobden et de Georges Peabody, hommes dont les actes, comme les vôtres, étaient pacifiques et purs de sang."

De Lesseps, rentré chez lui, écrivit à son fils :

" La cérémonie de la présentation m'a empêché de t'écrire hier. Tout s'est admirablement passé, la réception a été enthousiaste, et après la cérémonie, promenade dans la salle du banquet, au milieu de mes concitoyens et surtout de mes concitoyennes, qui passaient leurs mains au milieu de la foule pour serrer la mienne. Je t'envoie mon discours de réception qui a été interrompu, à diverses reprises, par des applaudissements et des hourras frénétiques.

" Le titre de citoyen de la ville de Londres a été la récompense populaire des ministres qui ont rendu les plus grands services au Pays, des hommes comme Cobden et Peabody, qui ont eu le bonheur de contribuer pacifiquement au progrès du monde, et de vos généraux victorieux, dont le dernier est mon ami Lord Napier, le vainqueur de Magdala.

" En m'accordant, à titre honorifique, cette rare et précieuse distinction, vous avez consacré et grandi l'entreprise du canal Maritime de Suez, dont vous proclamez le succès et les avantages.

" Si l'Egypte et la France ont créé cette oeuvre universelle, il appartenait à l'Angleterre de la vivifier en lui donnant les forces qui pouvaient lui manquer, avant que le commerce de toutes les nations fût préparé à suivre l'impulsion décisive imprimée par la grande navigation britannique.

" Grâce à l'aide naissante de l'Angleterre et à la continuation du concours de la France, la Compagnie française qui, vous voulez bien le reconnaître, a bien mérité de la civilisation, se trouve à l'abri de toute atteinte dans la phase difficile d'un commencement d'exploitation, et elle sera en mesure, suivant le désir que nous venons d'exprimer, de compléter les perfectionnements destinés à apporter de nouvelles facilités à la voie qui abrège de moitié la distance entre l'Angleterre et son Empire Oriental.

" Je me félicite de vous avoir entendu, dans les circonstances actuelles, rendre une si loyale justice à mon pays, pour la part qu'il a prise, avec persévérance, à un grand travail, dont l'effet immédiat est une révolution pacifique et féconde.

" La France, amie sincère de l'Angleterre et sa digne émule, est un des porte-drapeaux de la civilisation et de la liberté, en temps de paix, comme en temps de guerre, et l'on doit attendre d'elle dans la lutte, malheureusement inévitable, à laquelle nous assistons avec émotion et respect, que le sang généreux qui sera versé de part et d'autre ne sera pas inutilement répandu pour le bien de l'humanité." (1)

Mais la plus grandiose manifestation fut celle qui eut lieu au Palais de Cristal, dont le directeur, M. Browley, avait décidé de donner, en l'honneur de M. de Lesseps, une fête mémorable qui surpassât en éclat toutes celles que le Palais comptait dans ses annales.

M. de Lesseps et sa jeune femme, M. Charles de Lesseps, le duc et la duchesse de Sutherland, le duc et la duchesse de Teck, le Lord-Maire et sa femme, M. Emile de Girardin et nombre de personnages illustres de France et d'Angleterre, arrivèrent à sept heures à Rockhill, où ils furent reçus par M. Thomas Hugues, membre du Parlement, président de la Société, et M. Browley.

Tous montèrent en voitures découvertes et traversèrent le parc, acclamés par la foule assemblée de chaque côté.

Des jets d'eau s'élevaient des parterres aux couleurs multiples à une hauteur de 280 pieds, jouant dans le soleil et les toilettes claires.

Arrivé au Palais, le select cortège mit pied à terre et pénétra dans une galerie somptueusement décorée de statues et de sphinx égyptiens dans des bouquets de plantes exotiques dont les branches immenses s'étandaient sur les murs, où pendaient des tableaux représentant des scènes de la vie orientale.

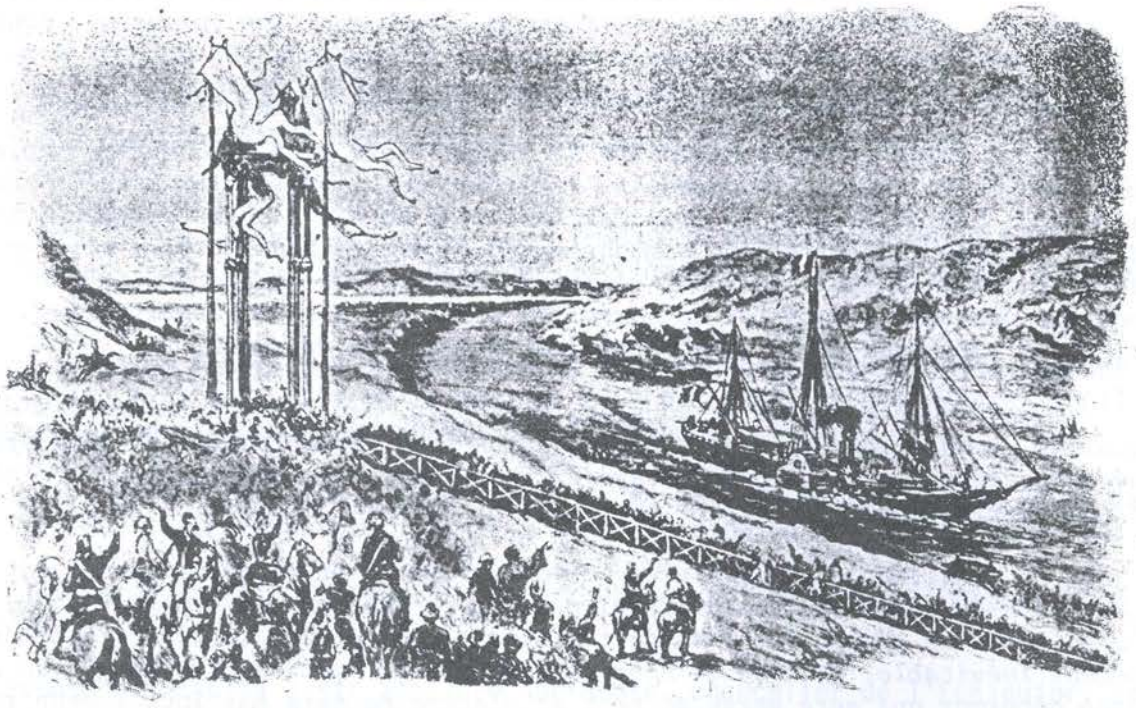
C'est là qu'eut lieu le banquet. Quand il fut terminé, M. Thomas Hugues porta un toast à la reine et à M. de Lesseps, qui répondit par quelques mots de remerciement courts et charmants.

Puis il proposa un toast à la duchesse de Sutherland, ce qui fut accepté avec un enthousiasme général, vu la grande popularité dont la duchesse jouissait en Angleterre.

Ensuite, les convives passèrent dans la galerie centrale qui donne sur les jardins. Au centre, était placé un dais destiné aux illustres personnages

---

(1) - on venait d'apprendre que la guerre était déclarée entre la France et la Prusse.



Inauguration du canal de Suez. — Arrivée de l'*Aigle* portant l'Impératrice, à la station d'El-Guishr.
Gravure publiée par *Le Monde Illustré.*

venus pour assister à la fête. A l'arrivée de M. de Lesseps, la foule, massée compacte sur les terrasses, éclata en hourras prolongés, que M. de Lesseps accueillit avec sa bonne grâce habituelle.

Tout à coup la scène s'éclaire de 200 lumières portées par les jeunes gens des Ecoles industrielles Lambeth ; ces lumières de couleurs changeantes se reflètent sur les murailles de verre du monument, lui donnent un aspect fantastique, un palais de conte de fées, bâti de pierreries étincelantes.

Puis c'est un feu d'artifice merveilleux, dont la pièce finale est une pyramide d'or où se lit cette inscription :

TO DE LESSEPS
ENGLAND
OFFERS HEARTY CONGRATULATIONS

A Ferdinand de Lesseps, l'Angleterre adresse ses cordiales félicitations

De chaque côté sont des palmes, le drapeau égyptien et l'étoile turque.

Le lendemain, M. de Lesseps recevait des mains du Prince de Galles, la médaille d'or, accompagnée d'un discours en excellent français.

Le 11 juillet, M. Gladstone, alors premier ministre, annonçait à M. de Lesseps que la reine lui décernait la Grand'croix de l'Etoile de l'Inde. Il allait le lendemain en chercher les insignes au château royal de Windsor et notait sur son journal cette simple mention :

" J'arrive de Windsor où la cérémonie de l'investiture s'est parfaitement passée. La reine avait à sa droite le Prince de Galles et à sa gauche le Prince Arthur. Le Prince de Galles me mettait en sautoir le grand cordon, pendant que la reine me plaçait la plaque sur la poitrine. Le Prince de Galles m'a ensuite ramené lui-même dans son wagon, de Windsor à Londres."

Le 30 juillet, le Lord-Maire le recevant en grande solennité à Guildhall, lui remettait une boîte d'or enrichie de lauriers et surmontée des armes de la Cité de Londres et de celles de Lesseps ; dans cette boîte était la franchise de la Cité conférée à celui "dont les actes, comme ceux de Richard Cobden et de Georges Peabody, sont pacifiques et purs de sang.

Le 31 juillet, M. de Lesseps écrit à sa femme :

34 Portland place, Londres

" Chère Hélène, je viens de t'envoyer un télégramme t'annonçant la réception et les démonstrations de la part des 1000 convives. Il y avait autant de ladies que de gentlemen ; c'était une véritable ovation à mon entrée dans la grande salle du Guildhall, que tu connais,

" Je reçois des invitations de tous côtés, mais mon programme n'est pas encore arrêté pour Liverpool, Manchester et Newcastle. Je resterai jusqu'à lundi au moins à Londres. Il y a demain dimanche, grand dîner chez les Douglas Murray. Mon discours d'hier soir a été accueilli et souvent interrompu par les applaudissements. Gladstone, Lord Hartington, Lord Derby, le Lord-Maire ont été fort gracieux pour moi dans leurs sympathies.

"Le Lord-Maire m'a envoyé ce matin une poésie adressée à mon sujet.

" Je vais avoir dans la journée plusieurs entretiens avec des commerçants et armateurs de la cité. Ma journée sera fort occupée ; aussi, immédiatement après mon bain pris au lever, je t'envoie ces quelques lignes.

" A demain, embrasse bien tous nos chers enfants. Tu as bien fait de me les envoyer à la gare pour les embrasser à mon départ.

I love you very much."

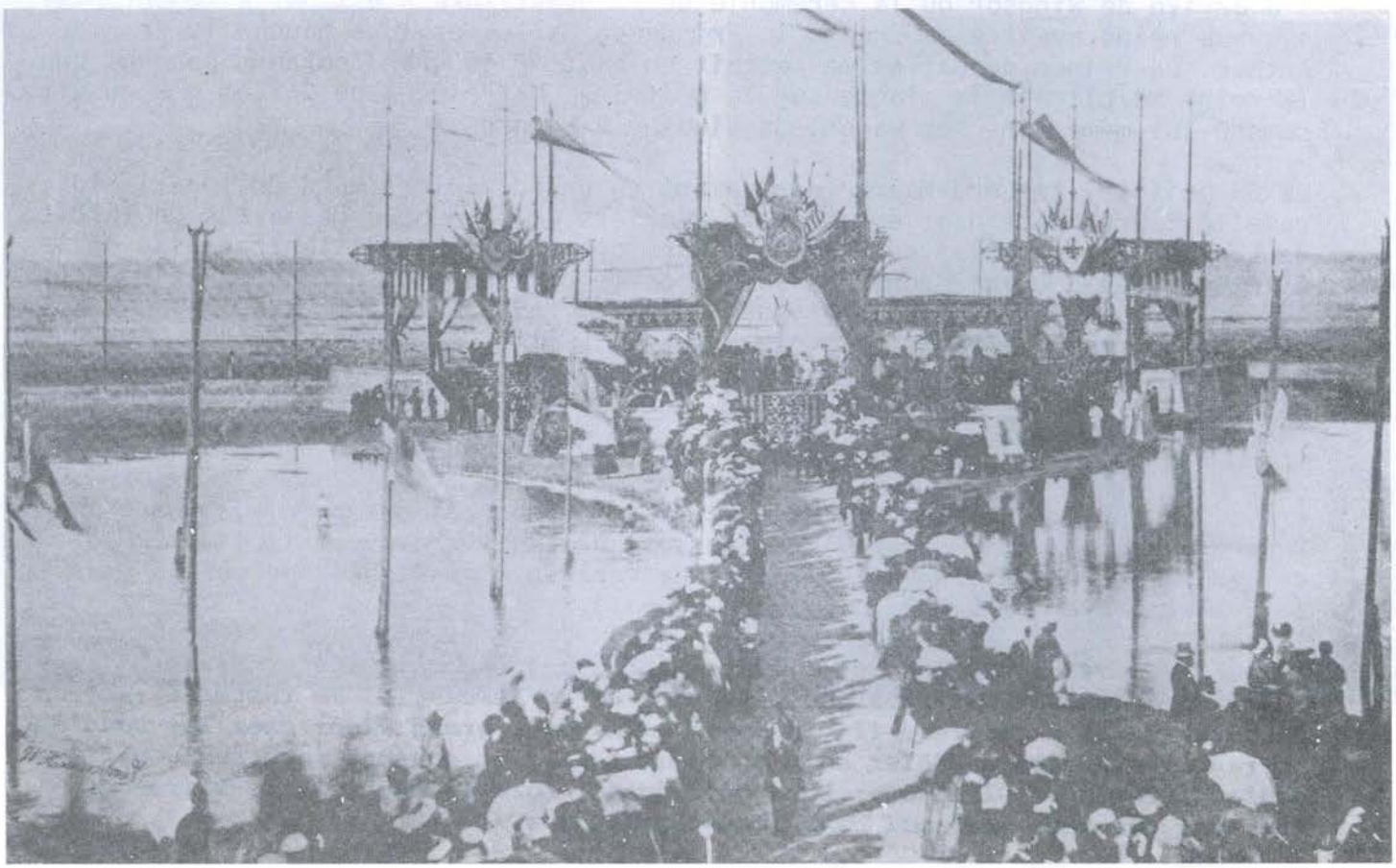
Ferd. de Lesseps

Le 8 avril 1875, M. de Lesseps se trouve être au bord du lac Timsah, et il est l'objet d'une manifestation qui l'émeut. Cela lui inspire cette lettre qui traduit bien le sentiment philanthropique qu'il éprouve à jouir de l'achèvement de sa grande oeuvre :

" Hier matin, de bonne heure, écrit-il, j'ai vu poindre au bout du lac Timsah, le grand transport anglais Malabar. Les chevaux ont été vite sellés et nous avons galopé jusqu'au seuil pour voir passer ce colosse. Au moment où il allait défiler devant nous, les mille passagers, les officiers et l'équipage, réunis sur le pont, ont poussé, en me saluant, trois immenses hourras qui m'ont été au coeur. Cette démonstration compense bien des ennuis. Que de gens heureux de se trouver près de leur pays douze jours après leur départ de l'Inde ! et que de vies épargnées ! "

En 1886, pour doubler les capacités du canal, on inaugurait avec succès les appareils d'éclairage électrique qui permettent aujourd'hui la marche de nuit aux navires.

A suivre



N O U V E L L E S D U M I D I

Nos amis, les anciens du Canal, résidant sur la Côte d'Azur, et leurs familles, avaient entrepris de se rencontrer périodiquement depuis un déjeuner à Cannes en novembre 1987, où ils étaient 92 de trois générations, sur les 160 familles qui habitent les trois départements méditerranéens.

Au cours des derniers mois, ils se sont retrouvés de nouveau à deux reprises : le 5 novembre 1988, où ils étaient 62 personnes à déjeuner à l'Hôtel West End sur la Promenade des Anglais à Nice, puis récemment, le 25 juin 1989, au Plan de Carros non loin de Nice, au nombre de 60 participants.

Ils ont conçu également un voyage collectif de trois semaines en Egypte, du 20 octobre au 11 novembre 1989, et ils sont déjà 16 participants pour le vol au départ de Nice.

Au moment de mettre sous presse, il restait encore six places disponibles. Le prix est de 16 000 francs.

Michel JREISSATI

Page de mon Journal

VIEUX QUARTIER

Un dédale de ruelles... à deux pas de la civilisation : le vieux quartier.

La chaussée se rétrécit, les murs vous étranglent. Le soleil arrive, avec peine, à filtrer jusqu'au sol...

Des taudis enfouis sous des amas d'ordures.. vieilles maisons branlantes qui s'effritent.

Sur le pas des portes, les groupes de femmes en haillons, entourées de la misère maladive des enfants. Faces blêmes encadrées de cheveux incultes.

Une volaille familière picore une graine rare dans la boue du trottoir. Un paysan glapit des prix derrière le troupeau de dindes qu'il suit docilement...

Adossé à un mur, un infirme exhibe une plaie indescriptible.. Aux fenêtres, sèchent des guenilles en lambeaux.

Un pauvre café abrite des physionomies sombres qui semblent conspirer...

En plein air, un savetier découpe des semelles neuves dans de vieux pneus.

Des ombres se hâtent en rasant les murs et disparaissent dans le trou noir des portes, comme effrayées par la lumière du jour.

Et, sur cette multitude de misères anonymes, flotte une odeur écoeurante, insupportable, qui vous fait presser le pas.

Vous évitez de frôler gens et choses, impatient de retrouver l'air et l'espace.. Vous retenez votre souffle, étonné de voir tous ces êtres évoluer naturellement dans cette atmosphère.

Vous vous retournez au sanglot d'un enfant, petite chose chétive, enroulée dans des chiffons à même la poussière.. Sanglot qui ressemble à celui de tous les enfants du monde. Ceux qui dorment dans de beaux berceaux et ceux qui naissent dans la souffrance...

Un éblouissement soudain... Vous débouchez sur le boulevard.

Les premières bouffées d'air frais vous remettent en état.

Cette nuit, des visages faméliques et réprobateurs grimaceront dans vos rêves...

Edgar Alouche

23 janvier 1944

L E P H A R E D ' A L E X A N D R I E

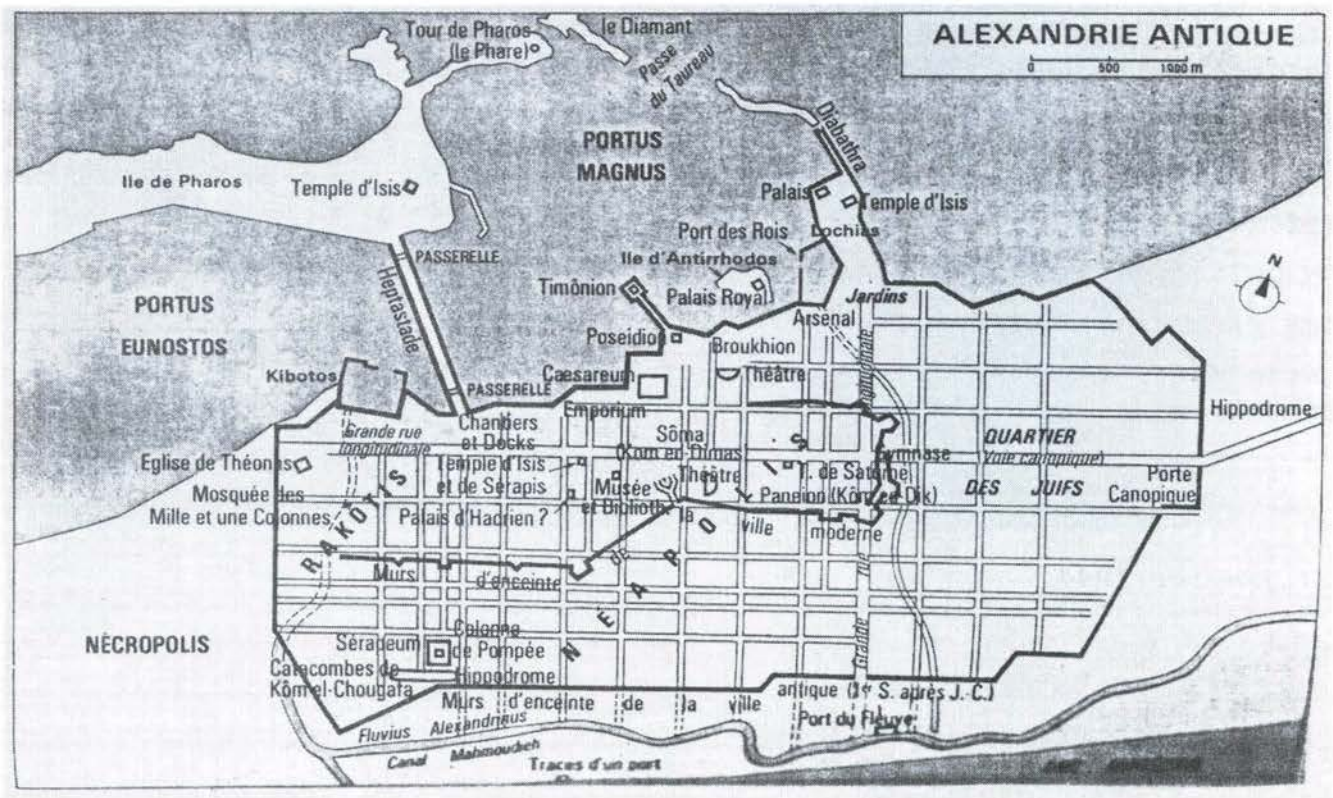
Notre ami, Guy LE PELLETIER nous adresse de Vaux-sur-Mer (Charente Maritime) une rubrique de la "Vie Maritime" dont nous avons extrait le passage suivant :

" Au IIIème siècle avant J-C, Ptolémée II-PHILADELPHE régnait sur l'Egypte pharaonique. Alexandre était passé par là et l'esprit hellénistique soufflait sur le delta du Nil. A l'Ouest de sa branche occidentale, sur une île du nom de Pharos, s'élevait peu à peu une tour carrée immense (120 mètres de haut) d'une telle beauté que les anciens en firent l'une des sept merveilles du monde.

" A proximité de la calanque, autour de laquelle Alexandre bâtit sa ville, (actuel port Est désaffecté depuis des lustres), cette tour portait un grand bûcher dont les rougeoiments nocturnes guidaient les navires. Ce feu qui brûlait, se trouvait reflété par des miroirs en bronze. Et si l'île donna son nom à ces "tours de feux", il semble que son architecte SOSTRATE de CNIDE ne construisit pas le premier phare du monde.

" C'est à l'ancienne SIGEE, à l'entrée des Dardanelles (ancien Hellespont), que nous trouvons la plus ancienne et certaine "tour de feux" construite entre le IXème et le VIIIème siècle avant J-C.

" Ces phares étaient presque tous dédiés au fils de Zeus et d'Alcmène, comme en témoigne l'actuelle tour d'HERCULE à la COROGNE."



AVEC LE PLUS FAMEUX CHARMEUR DE SERPENTS DE L'EGYPTE

Extrait de "L'EGYPTE SECRETE"
par Paul BRUNTON

Ex Oriente lux ! Les recherches assidues de savants de valeur et les étonnantes découvertes de nombreux voyageurs attentifs concourent à confirmer remarquablement la vérité de cette vieille devise. Nous, Occidentaux, éprouvons une juste fierté d'avoir "renouvelé la face" de ce monde, mais parfois nous nous sentons un peu troublés, quand nous entendons parler d'un fakir à moitié nu, ayant accompli un exploit que nous ne saurions ni égaler ni comprendre. Il en va ainsi assez souvent, pour nous rappeler qu'il se trouve d'anciens secrets et une sagesse vénérable dans les pays situés tant à l'est qu'à l'ouest de Suez, et que les habitants de ces pays ne sont pas tous de ces païens stupides et enténébrés que plusieurs parmi nous imaginent.

Je suis amené à réfléchir là-dessus quand j'évoque mes aventures avec le cheikh Moussa, ce véritable souverain de l'empire des serpents. J'avais rencontré de nombreux charmeurs de serpents dans diverses régions de l'Orient, comme chacun peut en voir aujourd'hui, mais certains membres de leur confrérie m'avaient laissé discerner leurs ruses et artifices décevants ; aussi, ne les respectais-je plus, sauf de rares exceptions. Quand on sait qu'ils obtiennent leur effet avec des reptiles rendus inoffensifs, démunis de crochets, on perd tout plaisir à observer l'ébahissement de leurs auditoires indigènes ou européens.

Mais le cheikh Moussa n'était pas de ceux-là. Il se vantait d'être un vrai magicien, au sens ancien de ce mot dont on abuse, et de maîtriser, au nom du prophète, toute espèce de serpents, uniquement en exerçant avec force un pouvoir magique anciennement constitué. Jamais les faits ne donnaient tort à cette prétention.

Quel est l'Occidental qui s'en ira dans le désert, fouiller le sable et les cailloux pour y dénicher un serpent, qu'il saisira ensuite dans sa main comme on tiendrait une canne ? Lequel, mordu par un cobra qu'il vient de capturer, regardera en souriant le sang couler de son bras ? Lequel pourra, entré dans une maison, y repérer infailliblement un reptible jusqu'alors invisible, qu'il se cache dans un trou, un recoin ou un meuble ?

J'ai vu le cheikh Moussa réussir toutes ces prouesses et plus encore ; je l'ai vu exercer ainsi sur les animaux les plus subtils de tous une subtile domination. Quelle que soit notre avance prodigieuse sur le terrain scientifique, nous ne pouvons ou n'osons essayer de faire ce que cet Oriental accomplissait avec autant d'insouciance que d'impunité.

Dans l'Inde, j'avais vu un charmeur arriver dans un village, portant sur l'épaule deux petits sacs. Il montra aux habitants que l'un de ces sacs contenait quelques rats, et l'autre des serpents venimeux. Il en sortit deux et se fit mordre par eux à plusieurs reprises au bras et au cou. Puis, il prit un rat et le posa à terre. Celui-ci, un moment étourdi, regarda autour de lui;

juste alors, les serpents sautèrent sur lui et le mordirent à la tête. Une minute plus tard, le rat infortuné gisait, raide mort, tué par le venin que secrètent les mâchoires de ces reptiles.

Le nom du cheikh Moussa n'était autre que celui de Moïse, sous sa forme arabe. Curieuse coïncidence, cette homonymie avec le grand patriarche qui stupéfia le pharaon et sa cour en saisissant la queue d'un serpent et en le transformant en verge, pour autant, du moins qu'on puisse interprêter littéralement cet épisode du Livre de l'Exode.

Moussa résidait dans la petite ville de Louqsor. Pour l'y trouver, je n'eus guère plus de recherches à entreprendre que lui-même pour suivre à la trace ses cobras et ses vipères. Car il n'est pas seulement le charmeur de serpents le plus connu de toute la région ; étant donné la vogue qui attire à Louqsor tant de touristes, on peut dire que la renommée de Moussa est sans rivale dans le monde, ces excursionnistes se chargeant de la répandre au loin, dans les pays les plus divers.

Il ne procédait pas à la manière des charmeurs de serpents qui s'entourent d'un petit attroupement dans quelque rue poudreuse, puis, au son d'un flageolet, entraînent sur leurs pas un cobra démuni de ses crochets. Aussi, des centaines de touristes ont pu visiter Louqsor sans soupçonner l'existence de Moussa. Mais, parmi les vieux habitués revenant à chaque saison, plusieurs faisaient bonne connaissance avec le village et ses habitants ; ceux-là, tôt ou tard, rencontraient notre homme.

En fait, Moussa exerçait la profession de charmeur de serpents à titre officieux, peut-on dire, pour la population indigène de Louqsor ; on peut la comparer aux fonctionnaires municipaux de quelques villages européens, chargés de capturer les rats. De n'importe quelle habitation de la ville où l'on soupçonnait la présence d'un serpent, de partout où un serpent avait fait une fugitive apparition, jardin, cour ou chambre, on courait aussitôt chercher le cheikh Moussa, car il découvrirait infailliblement le repaire secret du reptile, que ce soit une fissure dans la cloison, une poutre du toit, ou un trou dans le jardin ; puis, il lui ordonnerait de se montrer. Habituellement, la bête obtempérait. Sinon, le cheikh plongeait sa main dans le refuge suspect et en retirait le serpent, saisi à la gorge. Après quoi, il le plaçait dans un panier rond et l'emportait. Quand un cultivateur voyait trop souvent des serpents dans le champ où paissait son bétail, il envoyait chercher Moussa, pour écarter ce danger. De même, avant de rouvrir leurs hôtels aux touristes, en novembre ou décembre, les quelques hôteliers de Louqsor priaient Moussa d'inspecter minutieusement tous les appartements ; il en résultait quelquefois une chasse aux serpents vraiment passionnante, car aucun séjour ne plaît mieux à la gent ophidienne que les bâtiments inhabités. Quand Moussa sortait des hôtels, on eût pu parier qu'il n'y laissait pas derrière lui un seul serpent. Telle était l'efficacité de son travail.

La première fois que nous nous trouvâmes face à face, le cheikh Moussa el Hawi et moi, il s'était formé au dehors un attroupement de quarante et quelques personnes, tandis qu'il prenait le thé et les fruits que je lui offrais. Ces gens l'avaient remarqué arrivant lentement dans la rue, avec son panier rond et son bâton, attributs professionnels ; aussi, supposaient-ils avec raison qu'il était sur le point d'entrer en activité. En ces heures accablantes du milieu de l'été, la foule des oisifs et des flâneurs, flairant là quelque épisode susceptible de rompre la monotonie de leur quasi-léthargie, s'était donc

mise à suivre Moussa le long des ruelles poussiéreuses qui menaient à mon domicile. Maintenant, nos curieux attendaient patiemment qu'il reparût.

J'examinai le personnage assis sur une chaise cannée et craquante. Il était de petite stature. Il portait un turban uni, fait de plusieurs épaisseurs de laine blanche. Sur sa poitrine se voyait un triangle de chemise blanche, la pointe en bas, sous une longue robe, lourde, d'un brun noir, tissée dans une étoffe grossière de poils de chèvre ; c'est la robe de dessus que les arabes bédouins portent pour en couvrir une autre, blanche et flottante.

Il ne devait pas, me semblait-il, avoir plus de quarante-huit ans ou à peu près, quoique son visage et son front fussent un peu ridés. Ce que je remarquai d'abord, ce furent quelques petits poils hérissés, tout raides sur son menton, - il n'avait pas dû se raser depuis une semaine, - une moustache déchiquetée, inculte, et un nez bulbeux. Quant aux yeux, à lourdes paupières et un peu humides, ils ne m'avaient pas particulièrement impressionné.

Autour des lèvres, l'expression était favorable, trahissant un bon caractère. J'étais évidemment en présence d'un homme simple, sans prétentions intellectuelles, de goûts modestes, si expert qu'il pût être en sa spécialité.

Deux larges anneaux d'argent ornaient sa main droite ; deux autres, sa main gauche. D'après leurs inscriptions, je compris qu'il portait trois d'entre eux à cause de certain pouvoir mystérieux et tutélaire qu'il leur attribuait. Le quatrième était son sceau, gravé à son nom avec une expression de fidélité à Allah. J'avais déjà observé que, Mahomet désapprouvant l'emploi de l'or, ses pieux adeptes marquent souvent une prédilection pour les anneaux d'argent, même quand ils auraient les moyens de se procurer le métal plus précieux.

Après le thé, nous nous mîmes à l'ouvrage. Moussa m'offrait de dénicher un serpent dans l'emplacement quelconque que j'indiquerais, afin qu'on ne pût prétendre qu'il l'avait préalablement caché à son gré. Il ajoutait qu'il n'avait aucune idée de l'endroit où j'avais pu précédemment le voir en chasse.

Je choisis un grand jardin, dépendant d'une vieille maison de plaisance, inoccupée depuis une douzaine d'années parce que toute parenté s'en disputait l'héritage, à l'origine digne d'exciter ces convoitises. Depuis la mort du propriétaire, la maison n'était plus entretenue ; les nombreux aspirants à la succession se bornaient à payer des hommes de loi et à solliciter les tribunaux pour obtenir ce que probablement ils n'étaient pas juridiquement fondés à revendiquer. Entre temps, des voleurs s'étaient approprié tout le mobilier ; le toit et les parquets avaient été enlevés, les murs détériorés et fendus menaçaient ruine; ils tomberaient probablement en morceaux et, avant que le procès prît fin, il n'y aurait peut-être plus de maison où s'installer. En tout cas, je savais que les serpents, scorpions, rats et autres hôtes moins chicaniers que l'espèce humaine n'avaient pas tardé à trouver là, tout à leur guise, une demeure il est vrai non meublée. Le jardin s'étendait vers le Nil, aussi abandonné qu'un désert suffisamment inculte et ravagé pour attirer tous les serpents de Louqsor. Moussa parut très flatté de mon choix. Nous nous rendîmes donc sur ce théatre de ses exploits futurs. Les quarante et quelques flâneurs nous suivaient, si alléchés par le programme attendu que, malgré l'énervante chaleur, ils poussèrent une ou deux fois l'exact équivalent arabe de l'acclamation : "Hourrah pour le cheikh Moussa !".

Quand nous arrivâmes dans le jardin, Moussa insista pour m'ôter tout dernier doute. En réalité, je n'en avais aucun ; je le croyais d'une honnêteté patente. Mais il ôta sa robe brune et l'autre, blanche, qu'il portait dessous, ne gardant plus que sa chemise et ses sandales. Il tenait à prouver, par cette exhibition inattendue, qu'il n'avait dissimulé aucun serpent dans les plis de ses

robes, voire en l'enroulant autour de ses jambes. Je l'assurai aussitôt que la démonstration était parfaite, et il reprit ses vêtements.

Il s'avança lentement dans une partie du jardin jonchée de débris ; il avait dans sa main droite une baguette de palmier longue de trois pieds. Il s'arrêta soudain et frappa les pierres de quelques petits coups. En même emps, il fit un gloussement de la langue et se mit à réciter sans arrêt ertaines phrases du Coran, entremêlées d'incantations et adjurations magiques qu'il adressait au scorpion à attirer.

" Il y a un scorpion sous cette pierre, déclarait-il, montrant un fragment de roc rugueux, je l'ai senti !".

Aucun scorpion ne se présenta. Moussa reprit ses appels et adjurations, cette fois plus haut et sur un ton impérieux, emphatique. Le succès couronna ses efforts ; un grand scorpion, cédant à ses injonctions, glissa, sortant de sa retraite, puis s'arrêta. Le charmeur l'apporta tout près de moi et le tint haut en l'air, pour que je pusse l'examiner soigneusement. C'était une bête d'un vert jaunâtre, longue environ de trois pouces. L'aiguillon, cette arme dangereuse placée à l'extrémité de la queue, était parfaitement intact. La mince pustule jaune de cette pointe contenait peut-être assez de venin pour infliger à un homme une mort très douloureuse. Or, quoique l'aiguillon se dressât, menaçant, le scorpion ne l'enfonça pas une seule fois dans les chairs de Moussa.

"Etes-vous satisfait ? demanda celui-ci. Vous le voyez, il est très gros, mais il ne me mord pas. Aucun scorpion n'a la permission de me mordre ; je le leur ai interdit !".

Il le plaça sur le dos de sa main gauche.

Le venimeux animal remua plusieurs fois son aiguillon, comme en vertu d'un instinct naturel, pour attaquer Moussa, mais chaque fois, il s'arrêta court, à l'instant où la pointe se trouvait à un quart de pouce de la peau du charmeur.

Ensuite, autre démonstration de son pouvoir sur cette bête, Moussa la posa à terre. Elle se déplaçait parmi les décombres comme pour s'échapper, quand soudain le cheikh lui commanda : halte ! Et elle s'arrêta !

Il la ramassa et l'emporta vers son panier d'osier. C'était un grand panier rond et solide, ayant l'aspect d'un énorme encrier. Moussa leva le couvercle bien ajusté, posa le scorpion à l'intérieur et ferma le panier.

Nous nous mîmes en quête d'un gibier plus considérable. Moussa m'assurait qu'il pouvait repérer le gîte d'un serpent rien qu'au moyen de l'odorat, explication qui ne me parut pas très convaincante. Néanmoins, il s'arrêta d'un autre côté du jardin, plus près du Nil, émit un bref commandement et frappa de sa baguette les racines d'un arbre. Puis, il se mit à appeler le serpent, d'une voix toujours extrêmement monotone, une série de phrases revenant sans cesse ; il adjurait l'animal, par Allah, par son prophète, et par le roi Salomon, de ne point résister à sa volonté. Il se montrait à la fois ardent et très concentré sur lui-même. De temps en temps, il recommençait à frapper les racines.

Deux minutes s'écoulèrent ainsi. Pas de serpent. Moussa sembla éprouver quelque contrariété et quelque excitation, en présence de cette désobéissance

à ses ordres. La sueur coulait sur son visage, à grosses gouttes ; ses lèvres tremblantes. Battant l'arbre de sa baguette, il me dit : "Par la vie du prophète, je jure qu'il est là !" Puis, parlant tout seul à voix basse, il se pencha durant un moment vers le sol et finit par s'écrier : "Que chacun s'écarte ! Un gros cobra arrive !".

La foule des spectateurs eut vite fait de gagner une respectable distance, tandis que, pour ma part, je reculais d'un ou deux mètres, ne perdant pas de vue le moindre mouvement du charmeur. Il retroussa le pan de sa robe brune, du côté droit, fixa de près la place où il se tenait, répéta ses appels magiques en redoublant de force, puis bravement lança sa main dans les profondeurs d'un trou étroit, au milieu des racines. De ma place, je ne pouvais aperce - voir le serpent, mais évidemment il s'était enfoncé plus loin dans son refuge. Aussi, l'air fort ennuyé, Moussa retira son bras, retroussa sa manche de plus en plus, et une fois encore, plongea presque jusqu'à l'épaule son bras dans le noir orifice. En un clin d'oeil, la main reparaissait, étreignant de près un serpent qui se débattait de toutes ses forces. Le cheikh l'avait tiré irrésistiblement, comme si c'eût été un morceau de corde inoffensive au lieu de cet être qui donne aux autres êtres la mort la plus épouvantable.

Il le jeta à plat sur le sol, l'y laissa enroulé un instant, puis le saisit brusquement par la queue. Le serpent s'entortilla de ci de là, déployant une agilité surprenante, mais il ne put desserrer l'étreinte. Moussa le prit alors par la nuque, juste derrière la tête, et le tint en l'air, m'invitant à me rapprocher et à examiner la victime de son art. Le corps du reptile se balançait de tous les côtés, il sifflait sans cesse, très haut, furieux de s'être laissé prendre ; sa langue fourchue s'allongeait en arrière avec une vitesse éblouissante, mais Moussa le tenait comme dans un étau. Impuissant à s'échapper, le serpent en fureur finit par se calmer un peu ; au moins en apparence, il voulait prendre son temps. A ce moment, Moussa fit entendre une forte adjuration et laissa le reptile retomber à terre. Il se mit à avancer çà et là dans la poussière, tandis que la main du cheikh lui touchait de nouveau la queue, par précaution.

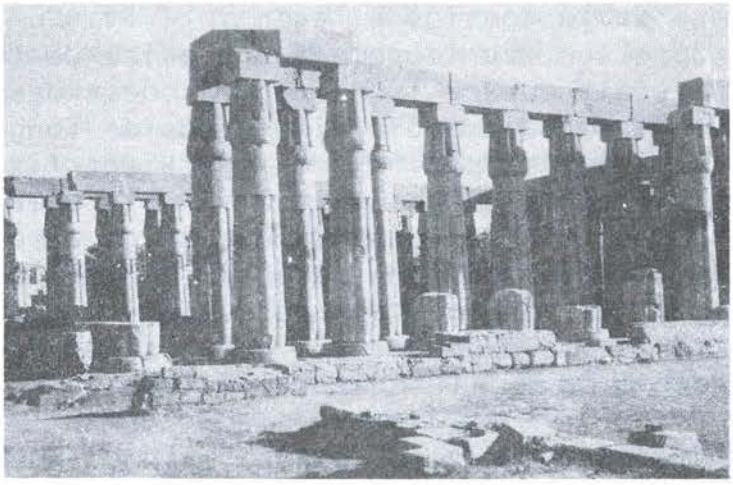
Il avait l'aspect ordinaire du cobra ; sa livrée verte et jaunâtre était très voyante.

Je fis encore un pas ou deux vers lui et le considérai avec intérêt. Son capuchon, muni de ses empreintes qui rappellent curieusement une paire de lunettes et caractérisent cette espèce, restait ouvert ; une légère odeur désagréable émanait de ce corps à écailles. Il pouvait avoir cinq pieds de long, et deux pouces et demi d'épaisseur. Ses sinistres petits yeux restaient fixés sans cligner, malveillants, sur le cheikh. Celui-ci chantait à mi-voix une formule nouvelle, où il mettait tout son pouvoir de commandement et de résolution. Pointant son index vers le serpent, il lui ordonna de poser sa tête dans sa main à lui, Moussa, et en même temps il lui prescrivait de ne pas le mordre. Lentement, très lentement, sans détourner ses yeux de perles de ceux du charmeur, la bête s'avança et finit par céder à ce qui lui parut inévitable.

Le cobra cessa de siffler et plaça doucement sa tête dans la main de Moussa, étendue et ouverte en haut. Mol et apaisé, il se tint alors tranquille, comme pourrait le faire un enfant reposant sa tête dans le giron maternel.

Je n'avais jamais vu pareil spectacle, fort étrange assurément. Je l'observais, le coeur battant.

Michèle ROGNON et Christiane FONTAINE-HOTTELART
devant le temple de LOUXOR (Janvier 1949)



Voulant éprouver l'authenticité de la prouesse et m'assurer si les serpents étaient réellement venimeux, je me procurai une grande cuiller et priai Moussa de l'introduire dans la petite gueule rouge, ce qu'il fit. Les mâchoires se refermant sur la cuiller, le venin déborda des crochets incurvés, coulant en un fluide de couleur d'ambre. Bientôt la cuiller d'argent fut presque remplie du poison, qui avait la consistance de la glycérine et un peu l'aspect de la mélasse. Liqueur sinistre ; je me rappelai non sans effroi qu'une ou deux de ses gouttes suffiraient pour tuer un homme.

Comme dernière prouesse, le cheikh Moussa s'empara du sujet et, d'un seul geste, l'enroula autour de son cou, semblable à une fourrure. Le cobra paraissait maintenant tout à fait dompté, acceptant son humiliation sans objection visible.

Moussa ouvrit son panier et tint la tête du serpent juste au-dessus de cette ouverture. D'un simple mot, il lui ordonna de s'y introduire. Sans délai, l'animal glissa dans les profondeurs d'osier, jusqu'à ce que tout son long corps lisse y eût disparu. Alors il se passa quelque chose : c'était à n'en pas douter, la rencontre avec le scorpion précédemment déposé là, car tout à coup le cobra, se tordant, se déroulant, fit mine de s'échapper. Un ordre impérieux de Moussa, un instant d'hésitation, puis il rentra dans sa ronde prison. Le charmeur ferma le couvercle qu'il assujettit solidement.

Qu'allait-il survenir à l'intérieur ? Je me représentais le virulent scorpion et le sinistre cobra engageant une lutte mortelle, et je me demandais quel serait le vainqueur. Ou, qui sait ? resteraient-ils tranquillement chacun à sa place, côte à côte ?

Moussa tourna vers moi son visage fatigué mais triomphant. Sa démonstration était faite.

Nous nous trouvâmes alors entourés d'un groupe considérable de spectateurs, qui s'étaient rapprochés de plus en plus à mesure que le danger diminuait, leur courage progressant en sens inverse. L'auditoire primitif de quarante avait doublé, car en Orient, les nouvelles se répandent à une allure vraiment incroyable.

D'un commun accord, cette affluence, où se coudoyaient mendiants et grands personnages, garçons et filles, debout ou allongés en diverses postures, fit au victorieux charmeur de serpents une ovation extraordinaire : "Loué soit le cheikh Moussa !". Ainsi hurla le choeur, par trois fois.

Deux jours après, en rentrant d'une petite excursion, dans une île située plus haut sur le Nil, entreprise pour aller voir une vieille femme, une fakiresse qui vivait seule comme un ermite, dans une cabane, je trouvai le cheikh qui, assis, les jambes croisées, dans la véranda, attendait patiemment mon arrivée. Il me salua d'un sourire, comme je retirais mon casque et l'invitais à entrer pour prendre le thé avec moi. Il me remercia, mais refusa, disant que s'il entrait c'était seulement pour un entretien.

Une heure après, voici quel était le résultat de cette causerie : le charmeur de serpents m'avait admis comme élève. "Vous êtes non seulement mon premier élève européen, me dit-il, mais le deuxième des élèves que j'aie jamais eus."

Je comprenais trop bien son allusion. Son premier élève avait été son plus jeune fils, qu'il avait soumis à un entraînement de plusieurs mois, en vue d'en faire son successeur après lui. Un jour, quand le garçon eut appris les secrets, Moussa l'envoya dans le désert, tout seul pour la première fois, en lui disant : "Ton apprentissage est terminé. Va capturer sans moi ton premier serpent."

Le fils ne revint jamais. Quand son père se porta à sa recherche, il le trouva mort.

Il gisait, plié en deux ; ses traits et son corps attestaient les terribles angoisses dont s'accompagne l'agonie provenant d'une fatale morsure de serpent.

Son père en concluait qu'on ne devient pas seulement mais qu'on naît charmeur de serpent ; qu'il y faut un penchant inné. Le fils ne le possédait pas ; Moussa l'avait choisi pour des raisons de convenance. Il disait cependant qu'ayant trois autres fils, quand l'âge l'empêcherait de continuer à exercer sa profession, ou quand il sentirait la mort venir, il initierait l'un des trois pour prendre sa place.

Moussa me fit comprendre que je n'étais pas un élève professionnel, mais honoraire, un amateur ; je dus lui promettre que je ne me ferais jamais charmeur de serpents pour gagner de l'argent. La raison présentée n'était pas très claire, mais je parvins à comprendre que lui-même avait reçu son initiation en s'engageant à n'en point révéler les secrets, sauf à un membre de sa propre famille qu'il devait choisir et instruire pour lui succéder. Apparemment, ceci était destiné à maintenir son art au sein de la famille, et par là à assurer à celle-ci une situation exceptionnelle, avantageuse, influente. Moussa expliquait donc que son propre maître avait été son père, le cheikh Mahmed, lui-même initié par son grand-père.

Concernant ce dernier, Moussa me narra une autre anecdote, qui illustrait l'importance de la possession de soi-même quand on a affaire à des serpents. Le grand-père, à la fin d'une saison d'été, avait été prié de débarrasser de tous ses serpents, un grand bâtiment. Il avait réussi, remplissant son "sac" de ces reptiles, à l'exception d'un seul, petite mais vicieuse vipère. Elle gîtait dans un trou de la cuisine, d'où elle se refusait obstinément à sortir. Tous les appels du charmeur étaient restés sans réponse. A la fin, il s'impatienta. Au lieu de formuler une invocation nouvelle pour vaincre l'obstacle, il s'écria : "Si je ne puis te charmer pour que tu sortes, je t'attraperai en tout cas !" Cela dit, il plongea sa main dans le trou et s'efforça de saisir la vipère. Il réussit et la tira dehors, mais non sans être mordu au pouce. Les mâchoires, se refermant sur la peau du charmeur, injectèrent dans sa chair leur poison mortel. La main, puis le bras furent ainsi atteints ; le bras enfla démesurément et devint tout noir. Au bout de quelques heures, l'infortuné avait expiré. Après une longue vie où l'immunité l'avait accompagné dans l'exercice de sa profession, il en avait soudain perdu le bénéfice. Risque professionnel, me disait le cheikh, mais telle était la volonté d'Allah.

Je doute que la vocation du charmeur de serpents en Egypte attire de nombreuses recrues, contrairement à ce que j'ai entendu dire pour d'autres pratiques dangereuses. Mais dans l'Inde, je n'ai eu connaissance que de rares décès de charmeurs ainsi tués. En revanche, parmi la population indienne non initiée, on a compté vingt-six mille victimes des fatales morsures en 1935 ; le plus grand nombre des serpents venimeux qui en furent les auteurs étaient des cobras.

Moussa proposa de me communiquer un secret qui détournerait de moi la morsure des serpents les plus venimeux. Découvrant son bras au-dessus du coude, il me montra un bracelet de corde attachant sept petits sachets de cuir cousus, qui étaient autant de talismans, chacun mesurant environ un pouce carré et quart. Les couleurs bigarrées étaient très voyantes ; l'effet en était encore rehaussé par les fils de laine, également de colorations diverses, qui retenaient le bracelet. Il m'expliqua que chaque sachet contenait un papier revêtu d'une inscription empruntée au Coran, avec en outre quelques syllabes magiques.

" Je les porte toujours, comme protection excellente contre les serpents dangereux, me dit-il. Ces talismans ont été préparés conformément aux doctrines de la magie. Il est nécessaire que vous en possédiez aussi ; je vais donc vous en établir un ensemble. Je puis déjà apporter le papier écrit et vous en montrer le pouvoir."

Je lui posai quelques questions à propos de ses exploits de l'autre jour.

" Que deviennent, cheikh Moussa, les serpents que vous capturez ?"

" Je les conserve jusqu'à ce qu'ils meurent. Il m'est interdit de les tuer, car cela me ferait perdre mon pouvoir sur eux."

" Mais alors, vous devez en avoir chez vous de quoi remplir toute une section de jardin zoologique !", m'écriai-je.

Il sourit. " Oh ! non. Les reptiles que j'attrape sont de trois sortes. Les plus petits se battent dans mes paniers avec les scorpions qui, le plus souvent, les tuent. Puisque ce n'est pas moi, je ne saurais être incriminé."

Variété très spécieuse de logique, me dis-je, en me demandant si cela appellerait ou non l'intervention de l'ange justicier dans le royaume des serpents.

Moussa m'expliqua qu'il ne pouvait assumer la responsabilité de laisser les serpents s'échapper et causer de nouveaux troubles, d'autant plus qu'en pareil cas, il est impossible de les reprendre. Il n'en abandonnait dans le désert que très rarement.

" Dans l'espace de trois ou quatre jours, les méchants serpents, malfaisants et d'humeur détestable, emportés par leur fureur, en viennent généralement à se mordre eux-mêmes et par conséquent à se suicider. Quant aux bons, s'ils sont grands, je les laisse mourir d'inanition. Ainsi, en aucun cas, ce n'est moi qui les tue.

" Par quel pouvoir charmez-vous les serpents de manière à les faire sortir de leurs trous ? Est-ce une sorte d'hypnotisme ? "

" Pas précisément. Pour l'honneur de l'islam, tout ce que je puis dire c'est que ce pouvoir se transmet par initiation, de maître à disciple. Pour charmer les serpents, il ne suffirait pas de prononcer les invocations. Les talismans, prières et commandements sont tous nécessaires et fournissent une aide considérable, aussi bien que l'initiation secrète communiquée au disciple pour qu'il en fasse uniquement un usage mental, mais le pouvoir principal provient de cette force spécifique que le maître communique à son élève. De même qu'un ecclésiastique chrétien est censé recevoir une certaine grâce lorsque l'évêque lui impose les mains dans la cérémonie de l'ordination, de même le disciple reçoit le pouvoir sur les serpents ; ce pouvoir pénètre en lui invisiblement. Telle est la force qui le rend réellement capable de maîtriser ces reptiles."

Le cheikh me dit alors qu'il appartenait à un ordre particulier de derviches, spécialisés dans le maniement des serpents venimeux, et que cet ordre était l'unique collectivité de magiciens employant à cet effet des pouvoirs mystiques. Ses membres étaient nombreux en Egypte il y a un siècle ou à peu près, mais ils ont presque tous disparu de l'Egypte moderne. Les charmeurs vulgaires n'ont jamais reçu pareille initiation ; ils ne peuvent travailler qu'avec des serpents inoffensifs ou employer certaines substances protégeant leur peau, ou recourir à quelque autre procédé également inférieur.

Moussa précisait qu'il se proposait de me transmettre un certain degré de son pouvoir mystique, assez pour m'immuniser contre la morsure des serpents les plus homicides et des scorpions les plus dangereux. Ceci, joint aux paroles de certaines invocations, tant publiques que secrètes, qu'il me communiquerait, et au don promis d'un talisman écrit, m'incorporerait à l'ordre des derviches. Il me faudrait encore exécuter les instructions détaillées qu'il me donnerait pendant ma période d'entraînement. J'avais aussi à persévérer dans la vénération du nom d'Allah et de Mahomet, son prophète. J'y consentis.

Autre exigence, extraordinaire mais assez commune aux diverses initiations des yogis et des fakirs de l'Orient, pendant les sept jours précédant la transmission du pouvoir, le disciple devait se tenir enfermé et ne se nourrir que d'un peu de pain et d'eau. Il devait consacrer cette semaine à la prière et à la méditation, détaché de toute occupation et de tout intérêt temporels.

Pouvoir et invocation secrets, d'après le cheikh, s'étaient perpétués par la tradition depuis les jours du roi Salomon, que Moussa semblait vénérer à outrance. A cet égard, il n'était pas isolé ; j'avais découvert que la plupart des fakirs de l'Egypte paraissaient considérer Salomon comme ayant été lui-même le premier et le plus grand des fakirs, maître suprême de la sagesse occulte et magicien disposant de pouvoirs illimités.

Les préliminaires furent achevés en temps voulu. Le cheikh me communiqua un "mot de pouvoir" arabe et secret qui, affirmait-il, agirait sur les serpents si une personne exercée le prononçait mentalement. Puis, il m'apporta le talisman promis. C'était une feuille de papier couverte d'écriture arabe, consistant surtout en syllabes magiques et en versets du Coran. Il me remit aussi l'enveloppe où il désirait que j'insérasse le papier après en avoir fait usage deux ou trois jours ; lui-même coudrait alors cette enveloppe, qui consistait en une sorte de beau portefeuille en cuir rouge, en peau de brebis ; l'un des côtés portait un ornement en lignes diagonales. Une longue frange de fils de laine, écarlates, verts et jaunes, dépassait un des bords de l'enveloppe, pour lui servir de boucle et l'attacher à un vêtement.

" J'ai écrit votre nom sur ce talisman ; il ne pourra donc servir qu'à vous, me fit remarquer Moussa ; il serait sans valeur pour toute autre personne. Quand je l'aurai cousu, portez-le toujours sous votre chemise, directement contre la peau, et prenez soin de ne pas le perdre, car vous ne le retrouveriez jamais. En attendant, portez le papier plié dans une petite poche."

La transmission finale du pouvoir mystique s'accomplit sans apparat, sans cérémonie autre que l'imposition des mains et une invocation longuement chantée. Désormais, je serais, proclamait Moussa, immunisé contre scorpions et serpents. Il restait à mettre l'initiation à l'épreuve ;Moussa avait déclaré que l'immunité durerait deux ans, pas plus ; si je voulais ensuite renouveler ce pouvoir, il me faudrait m'adresser de nouveau à lui.

Carnet...

NAISSANCES

* Monsieur Henri LANGLOIS, le Général Jacque LANGLOIS et Madame (née Janine FONTAINE) sont heureux de faire part de la naissance, le 29 avril 1988, de MARJORIE, leur arrière-petite-fille et petite-fille, au foyer de Didier et Agnès LANGLOIS.

* Monsieur et Madame Philippe LANGLOIS sont heureux de faire part de la naissance de leur petite-fille CAROLINE, le 17 août 1988, chez leur fils Olivier et Brigitte SZEWEZYK.

* Madame Yves de SAGAZAN, Monsieur et Madame Robert de SAGAZAN, sont heureux de faire part de la naissance, le 22 mars 1989, à Paris, de GREGOIRE, leur arrière-petit-fils et petit-fils, au foyer de Dominique FABRE et d'Isabelle (née de SAGAZAN).

* Madame Guy de BOYSSON est heureuse d'annoncer les naissances de ses troisième et quatrième arrière-petits-enfants :
  . CHARLOTTE-RAPHAELLE de BARDIES-MONTFA, née le 18 février 1989 à Paris, fille de Thierry et Marie-Pierre, petite-fille de Bertrand et Bénédicte (née de BOYSSON)
  . ANTOINE de BARDIES-MONTFA, né le 17 mai 1989 à Paris, fils de Benoît et Isabelle, et petit-fils de Bertrand et Bénédicte (née de BOYSSON).

MARIAGES

* Nous avons le plaisir de vous faire part du mariage de Madame Mary MITHOIS avec Monsieur Paul LEBLANC, célébré à Carnac, le 23 juillet 1988.

* Madame Guy de BOYSSON, Monsieur Philippe RAILLARD et Madame (née Alix de BOYSSON) ont le plaisir de vous faire part du mariage de leur petit-fils et fils Xavier RAILLARD, avec Mademoiselle Clotilde JANIN, célébré le 3 septembre 1988 à Lyon.

* Madame Yves de SAGAZAN, Monsieur et Madame Robert de SAGAZAN ont l'honneur de vous faire part du mariage de leur petite-fille et fille, Bénédicte de SAGAZAN, avec Monsieur Frédéric LABORIA, célébré à Paris, le 31 mars 1989.

* Madame Paul BOUGERET, Monsieur Bernard BOUGERET et Madame (née Axelle ROGER) ont le plaisir de vous faire part du mariage de leur petit-fils et fils, Xavier, avec Mademoiselle Corine RIPAILLES, célébré le 20 mai 1989 à Rueil-Malmaison.

* Monsieur Claude PARMENTIER et Madame (née Jacqueline MADROLLE) sont heureux de faire part du mariage de leur fille, Hélène, avec Monsieur Jean-François NAUDIN, célébré à Paris le 3 juin 1989 .

D E C E S

* C'est avec beaucoup de retard que nous avons appris le décès, survenu en novembre 1987, de Madame Eric CHRISTOL (née MARTIN-BELLET).

Les Anciens du Canal se souviendront certainement des familles MARTIN-BELLET, BEYSSIER, MERCIER, dont les épouses étaient soeurs.

* Nous apprenons le décès de Madame Paul REYMOND, survenu le 12 janvier 1989, à la MUSE, près d'Evreux.

* Le Figaro nous a appris le décès de Monsieur Charles RIBEYRE, survenu le 12 février 1989, dans sa quatre-vingt-septième année.

* C'est à Saint-Laurent du Var (Alpes Maritimes) qu'est survenu, le 9 mars 1989, le décès de Madame Veuve Richard GARDERE (née Alice EYMERI).

* Madame Jacques ALEPEE, née Simone GAUBERT, est décédée le 13 mars 1989, à Marseille, dans sa quatre-vingt-douzième année.

Nous adressons à nos Amis dans la peine, nos condoléances attristées.